le monde libertaire
ORGANE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

OCTOBRE 1959
MENSUEL. — N° 53
PRIX : 50 FRANCS
Rédaction - Administration
3, rue Ternaux. PARIS-XI
C.C.P. Paris 11.289-15
André DEVRIENDT

ABONNEMENTS :
France .... 12 mois : 550 fr.
Etranger .. 12 mois : 700 fr.
Changement d'adresse
30 fr. en timbres-poste

DIRECTION LUNE

le grand silence s'impose

Les hommes ont atteint la lune ! — Conclusion d'un des premiers gestes de l'homme jetant, à l'aube de l'humanité, une imprécation contre la ciel, une pierre en direction du monde étincelant des étoiles, qui s'éveille à l'instant où les paupières se baissent pour faire place aux songes merveilleux ! Accomplissement de la prophétie du fabliau ! Enfantement dû à l'effort intellectuel du savant et du poète, de Copernic et de Cyrano de Bergerac, d'Einstein et de Jules Verne ?

Cent mille ans ont été nécessaires aux hommes pour aménager la terre que leurs yeux éblouis découvrirent dans un temps qu'on discerne encore mal mais qui peu à peu s'éclaire car la science à l'assaut du cosmos s'enfonce, dans un bon parallèle, dans le temps à la recherche de l'origine du monde. Cent mille ans qu'on divise en tranches imprécises, puis de plus en plus courtes tant est prodigieuse l'accélération du rythme de la connaissance. Cent mille ans marqués par des fléchissements momentanés, disparitions des clans communautaires, des cités antiques, de grands empires, des civilisations, puis par des rebonds vers l'absolu. Cent mille ans et puis voilà ! Guidé par la main de l'homme, Lunik II s'arrache de notre univers, enjambe l'immensité, percute la planète mystérieuse que le poète a auscultée lorsque, masquée par l'obscurité, elle se baigne dans nos étangs, dont les astronomes indiscrets observent les vapeurs, décrivent les reliefs auxquels ils ont donnés des noms délicieux, empruntés au vocabulaire des premiers.

par Maurice JOYEUX

La presse spécialisée, les savants du monde entier nous ont expliqué tous les détails qui permirent l'exploit extraordinaire et si nous n'avons pas toujours suivi le shéma compliqué, si nous nous sommes quelque peu noyés parmi ces tonnes de matières utiles, ces fusées gigantesques, ces combustibles mystérieux, ces trajectoires bizarres, nous avons été impressionnés par la sûreté de la main qui a conduit Lunik II et par la lucidité des cerveaux qui l'ont réalisé.

Pourquoi faut-il que ce feu d'artifice qu'on tire aujourd'hui vers les cieux, les hommes ne puissent tous le contempler, comme on contemple celui de nos villages, dans l'euphorie d'un bon repas, et qu'on commente en ragaillant la chaleur du « home » ? Comment se peut-il que ces mains si sûres ne se soient pas étendues sur cette partie de notre planète que la misère ronge et que la guerre ravage ? Comment se peut-il que ces esprits si lucides ne se soient pas penchés sur la condition humaine ?

Il semble que cette hâte à dépasser ce qui est simplement ébauché, pour se ruer vers l'inconnu, soit une des caractéristiques dominantes de l'élite intellectuelle. L'aménagement de ce que, par bonds successifs, la science conquiert est laissé aux médiocres de la politique qui, essoufflés, suivant de loin, s'empêtrent dans leurs lois, leur routine, leurs intérêts individuels ou de classe, leurs morales imbéciles, leurs mythes religieux désuets. Lunik II a alors et aussitôt les clercs se sont mis à bavarder, à découper la lune en tranches, à parler de stratégie, de frontières, du bon Dieu et de toutes les sottises qui empoisonnent l'existance du terrien. Ils ont évoqué leurs écritures sacrées, la Bible, le manifeste communiste, pour y découvrir et brandir le signe que personne n'avait jamais vu et qui prophétisait l'événement. Ils ont été égaux à eux-mêmes, c'est-à-dire infects.

Lorsque une date que rien encore ne peut déterminer, que seule l'usée se posera sur le satellite lointain pour y élever sa carpaccion humaine, nous voudrions que l'événement fût salué par le grand silence du monde du travail. Nous voudrions qu'au seuil de l'ère nouvelle qui s'ouvre devant lui, l'homme s'arrête pour méditer sur la longue route que fut la sienne.

Il verra alors que ce qui a rendu possible la conquête du cosmos, c'est la passion de l'inconnu, le goût du risque, le refus de se complaire dans une médiocre et relative tranquillité, la révolte contre ce qui existe qui enserre l'homme comme dans une prison qu'il lui faut briser pour aller autre part, plus loin, plus haut ! Que ces qualités, il les possède et qu'il suffit qu'il le veuille pour qu'elles apparaissent.

Le grand silence, le recueillement loin de la presse qui abrutit, loin du forum qui saoûle lui permettront de voir que la lune est partout. L'égalité totale, c'est la lune ! La liberté totale, c'est la lune ! L'anarchie, c'est la lune ! Les masses avachies, qui pleurnichent devant l'effort le savent ! On leur a dit ! Ils le croient ou font semblant d'y croire ! Ça leur sert d'alibi !

Oui mais maintenant, des hommes qui ont le goût du risque, de l'inconnu, de la révolte contre l'impossible, l'ont atteinte la lune ! L'impossible, l'invraisemblable, l'inimaginable, ils l'ont réalisé.

Alors ouvriers des usines, travailleurs des champs, alors hommes promis à la condition servile et à l'abattoir, qu'attendez-vous ? Elle est la la lune — Devant vous — Elle attend le mâle !

Quand la France pactise avec les héritiers de Hitler

NOUS l'avait-on assez promis que cette Ve République se montrerait respectueuse des libertés, qu'elle n'avait nulle intention d'alterner aux droits d'un peuple souverain, qu'elle se garderait comme d'un crime de faire profiter sur notre nation l'ombre d'un fascisme quelconque.

Il ne restait plus qu'à laisser les faits confirmer d'aussi rassurantes espérances.

C'est aujourd'hui chose faite.

Les voilà inscrits dans l'Histoire, comme dit en un style officiel, un peu différents de ce qu'avaient imaginés les optimistes béats.

A Toulouse, on interdit à nos camarades réfugiés espagnols de tenir leur congrès.

Vive la liberté de parole ! Vive la liberté de presse !

Comme dit de Gaulle : « J'ai lessé la censure ». Et pour entretenir l'ennemi de la France-terre d'asile, douce à ceux venus sur son sol poser leurs plaies et adoucir leurs blessures, il enjoindra, d'une voix dont je ne discuterai pas la jeunesse, une Marseillaise enflammée.

Mais chut ! Taisons-nous, il y a « raison d'Etat », « intérêt supérieur », on nous le murmure sous le manteau.

Or, par extraordinaire, cette raison d'Etat n'est pas enveloppée de la brume de mystère qui la rend sacrée à l'entendement obtus d'un électeur moyen.

Et cette excuse qu'on nous présente, cette excuse au nom de laquelle on nous invite au silence, est la plus grande infamie dont la France pouvait se couvrir.

Cette raison d'Etat, quinze ans après la victoire des démocraties (sic) sur les Etats totalitaires, c'est l'entrevue Franco-de Gaulle ! Cette raison d'Etat, c'est le marche sordide que va contracter la libératrice de la France (re-sic) avec ce qu'il reste au monde de Mussolini et d'Hitler !

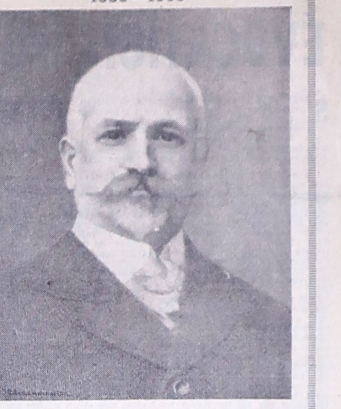
Cette raison d'Etat, quel en sera le prix ? Où s'arrêteront les prétentions du sinistre dictateur ? et ou s'arrêtera la lâcheté de son vis-à-vis ?

Dans cette ile aux Faisans, où le fascisme arrogant de l'Espagne et ou le fascisme honteux de la France vont s'aborder, qui sait quelles tractations odieuses vont en sortir et ce qui restera sur notre sol du droit d'asile ?

RAUCIME

Francisco FERRER

1859 — 1909



par le peintre A.-J. ALEXANDROVITCH

Notre troisième page est consacrée à Francisco Ferrer, victime de la réaction et de l'église dont nous célébrons le centenaire de la naissance et le cinquantenaire de l'assassinat.

Vendredi 13 Novembre, à 20 h. 30 à la Mutualité

GRAND GALA DU "MONDE LIBERTAIRE"

A NEW-YORK

Khrouchtchev offre la "Paix des régimes"

POUR la première fois depuis la Révolution d'Octobre, le plus haut dirigeant de la Russie Soviétique a foulé le sol des U.S.A. Dans New-York, dominée par les « gratte-ciel » qui témoignent du développement colossal du capitalisme américain, Nikita Khrouchtchev est venu discuter, d'homme à homme, avec celui que la propagande communiste présentait comme le symbole de la perversion : le Président Dwigth Eisenhower. La portée historique de cette rencontre, impensable il y a seulement deux ans, quand sévissait Foster Dulles, est de nature à modifier fondamentalement les données de politique internationale.

Comme son illustre prédécesseur Lénine, pour qui la S.D.N. n'était qu' « un repaire de brigands », Khrouchtchev, donne en matière diplomatique la primauté aux contacts directs. Il n'a jamais caché son scepticisme quant aux résultats de la conférence de Genève. Ainsi qu'il dit sans ambage aux Américains :

« Mettons-nous d'accord... et les petites nations seront obligées de nous suivre dans cette voie. »

Certes, les raisons multiples qui militent en faveur d'un rapprochement des « deux Grands » ne sont pas d'ordre sentimental. Le dégel de la « guerre froide » amorcé par les échanges culturels, s'inscrit dans une grande perspective économique, où il est moins question d'opposer le communisme à l'American way of life, que de développer radicalement le potentiel productif de l'Union Soviétique, compromis par un militarisme paralysant.

La libéralisation indéniable du régime depuis que Khrouchtchev a triomphé de la séquelle du stalinisme, ne peut se poursuivre que dans un climat de paix. Or, la sécurité dans la paix, ne peut s'entendre que si les deux grands Etats y souscrivent. Eisenhower, dont l'ambition est d'être le Président de la Paix, et Khrouchtchev qui rêve de « donner » le confort matériel à son peuple, semblent être les hommes qui conviennent à cette situation particulière et singulièrement le Premier Soviétique.

POSITION DOCTRINALE...

Si on l'expurge des inévitables démagogies de tribune, la déclaration de Nikita Khrouchtchev à l'Assemblée Générale de l'O.N.U. témoigne d'une volonté de régler dans le temps les différents. Est-Ouest. Si M. Herter a cru devoir déclarer « qu'elles n'étaient pas nouvelles » les propositions du Chef d'Etat russe, on n'en sont pas moins intéressantes.

Quelles sont-elles pour l'essentiel ?

Première étape. — Les effectifs des forces armées des U.S.A., de l'U.R.S.S. et de la Chine populaire seraient réduites à 1.700.000 hommes.

par Joe LANEN

Ceux de la Grande-Bretagne et de la France à 650.000.

Deuxième étape. — Liquidation de toutes les formes militaires et suppression des bases militaires à l'étranger.

Enfin, la troisième étape prévoit la liquidation des armes nucléaires, des fusées et de l'aviation militaire). Les ministères de la Guerre seraient supprimés en même temps qu'il serait interdit de procéder à des dépenses militaires, quelles qu'elles soient.

Le projet soviétique prévoit pour le respect de ces trois étapes une commission de contrôle composée de représentants de toutes les nations et disposant de tous les pouvoirs d'investigations. Cela c'est la position doctrinale, dont évidemment les mobiles de propagande ne sont pas exclus.

...ET POSITION DE REPLI

Il est hors de doute que les nations occidentales ne pourront y souscrire. En premier lieu, la France, pour qui une réduction des effectifs militaires sera impensable tant que durera le conflit algérien, et qui ambitionne d'adhérer au Club atomique, après avoir procédé aux essais du Sahara.

De leur côté, les Américains, piqués au vif par le succès de Lunik II, espèrent dans les deux années qui viennent, combler le retard qui les sépare de la science soviétique. Si Khrouchtchev leur a demandé de mettre leur missile « au vestiaire », ils n'y consentiront de plein gré qu'après avoir la certitude de l'équilibre des performances.

Il est donc probable que tous se retrouveront sur les positions de repli des Soviétiques, les seules sérieuses. A savoir :

— Création d'une zone de contrôle et d'inspection avec réduction (non chiffrée) des troupes étrangères en Europe occidentale.

— Création d'une zone désatomisée en Europe centrale.

— Retrait de toutes les troupes étrangères et liquidation des bases.

Et enfin, signature d'un pacte de non agression entre les Nations membres de l'O.T.A.N. et celles du Pacte de Varsovie.

ET L'ARMEE ROUGE ?

Ces propositions postulent une démilitarisation tente et temporaire, susceptible de ménager les oppositions intérieures des nations qui s'y rallieront — y compris l'U.R.S.S. où la reconversion des militaires en masse productive rendue nécessaire par les objectifs du Plan sépienal, risque de désorganiser une armée pléthorique, qui jouait le rôle de classe dirigeante jusqu'alors. Les cadres de l'Armée Rouge accepteront-ils de plein gré d'être dépossédés des prérogatives que lui avait garanties le régime stalinien ? Il est trop tôt pour en augurer. Néanmoins, il n'est pas douteux que le refus des Nations occidentales ne pourrait que servir leur cause qui trouve sa substance dans la guerre froide. Ainsi singulièrement, le spectacle de l'Ouest renforcerait ce que l'U.R.S.S. avait de plus méprisable.

A défaut d'Internationale ouvrière qui réglerait les problèmes autrement que par les voies de la diplomatie, il semble que l'accord des Grands sur les « plateformes » de Khrouchtchev soit la seule chance de répit pour les années à venir.

Après le discours de de Gaulle

L'ALGÉRIE A L'HEURE ZÉRO

APRES une longue élaboration, couronnée par un voyage spectaculaire et appuyée par des conseils aussi « amicaux » qu'impératifs, le général de Gaulle a, enfin, défini sa politique algérienne.

Seize mois après son accession au pouvoir, le Sphinx a parlé. Du haut de l'Olympe élyséen, des paroles sont tombées, qui se voulaient solennelles et définitives.

Autant en emportera l'Histoire...

Car rien n'est réglé : l'Algérie demeure à l'heure zéro. Mais ce discours n'en marque pas moins un moment du drame et, comme tel, mérite une analyse. Celle-ci fait apparaître trois faits principaux.

par Maurice FAYOLLE

Décision imposée

A l'heure où elle a été faite, la prise de position du général de Gaulle n'apparaît pas comme un choix volontaire, mais comme le résultat d'une nécessité circonstantielle : la proximité d'un prochain débat à l'O.N.U. sur la question algérienne. En effet, le mois prochain, la France avait toutes les chances de comparaître en accusée et de s'y voir condamnée à la quasi-unanimité — malgré les acrobaties oratoires du commis voyageur en grandeur gaulliste, Malraux.

Cette simple constatation enlève déjà beaucoup de valeur à une déclaration dont on est en droit de penser qu'elle n'aurait pas été faite si les circonstances ne l'avaient pas imposée.

Et cela rappelle un certain nombre de mesures « libérales et généreuses », dont, en particulier, la fameuse loi-cadre, prises dans d'identiques conditions.

Quelle valeur, dès lors, accorder à de telles promesses, dont l'expérience a démontré qu'elles étaient ou éphémères ou déjà dépassées par l'évolution ?

La caution personnelle du général est insuffisante. Outre que celui-ci n'est pas immortel, on verra plus loin que le libéralisme hautement proclamé s'assortit d'un ensemble de conditions qui en réduisent singulièrement la portée.

Le droit à l'indépendance

Pour la première fois, et ceci est capital, un gouvernement français reconnaît au peuple algérien le droit de déterminer lui-même, jusqu'à choisir l'indépendance.

Il convient ni d'exagérer, ni de minimiser cette décision officielle.

Ni de l'exagérer pour la raison très simple que de Gaulle ne pouvait pas ne pas inclure dans sa déclaration une reconnaissance effective du droit à l'indépendance. Toute décision en retrait sur ce point n'aurait trouvé aucun écho aux Nations Unies et, par conséquent, n'aurait pas atteint le but visé.

Ni de la minimiser, car cette décision est désormais irréversible : nul gouvernement ne pourra plus revenir en arrière sans dresser contre lui le monde entier.

Ceci enterre, et d'une manière définitive, les fumeuses utopies impériales d'une grande France « de Dunkerque à Tamanrasset » et le petit Bidault-la-Hargne, lui-même, s'il revient au pouvoir, ne pourra ignorer ce fait.

Ajoutons incidemment — mais cela, de Gaulle ne l'a évidemment pas dit — que la reconnaissance de ce droit à l'indépendance légitime, l'insurrection du peuple algérien, à qui, depuis cinq années, l'armée française fait la guerre pour lui interdire, précisément, l'exercice de ce droit.

Un choix impossible

Mais de Gaulle, après avoir reconnu au peuple algérien un droit qu'il ne pouvait plus ne pas lui reconnaître, en fait aussitôt dépendre sa réalisation d'un ensemble de conditions qui rendent, en fait, la pratique de ce droit impossible.

D'une part, il met comme condition à de libres élections le retour à la paix.

D'autre part, il refuse de négocier avec ceux qui se battent.

Cette contradiction est au centre même du discours-programme. Elle exprime le personnage de Gaulle, balloté extérieurement par des courants opposés, tiraillé intérieurement par des aspirations contradictoires.

Coincé entre les exigences de l'opinion internationale, qui veut une Algérie libre, et celle de l'armée, qui se refuse à tout abandon, de Gaulle s'en tire en accordant un droit théorique pour la réalisation duquel il pose des conditions qui le rendent inaccessible.

Coincé entre ses propres exigences morales, qui l'entraînent vers certaines formes de libéralisme démocratique, et celles de sa formation militaro-conservatrice, qui lui interdit de « brader » l'Empire français, il s'en tire en reprenant aussitôt d'un mot ce qu'il vient d'accorder de l'autre.

Ainsi, il promet des élections libres — mais seulement « quatre années après la fin de la pacification », celle-ci étant acquise lorsqu'il n'y aura « pas plus de deux centaines morts par an ». Lorsqu'on sait que, actuellement et après cinq ans de « pacification », les statistiques officielles font état d'une soixantaine de victimes par semaine, la promesse de de Gaulle prend toute sa valeur.

Ainsi, en admettant que ce premier préalable soit réalisé, le peuple algérien pourra, s'il le désire, choisir l'indépendance — mais sous certaines conditions : maintien de la souveraineté française sur les

(Suite page 2)

L'AUTARCIE CRIMINELLE

IL faut y revenir, y penser encore ; notre général qui devait tout rénover sinon tout changer en fait une des conditions essentielles de notre relèvement, comme au temps de Mendès-France comme sous le règne de Guy Mollet. On pouvait lire les derniers jours de juin, dans toute la presse, en gros caractères, des titres de ce genre : Spectaculaire redressement de notre balance commerciale ; nos ventes à l'étranger couvrent en mai nos achats à 109 %. C'est bien le cas de répéter comme au temps de la première : ce n'était pas la peine assurément de changer de gouvernement. Demandez aux millions d'économiquement faibles, aux vieux travailleurs sans travail et sans ressources et de salaires à moins de quarante mille francs mensuels si leur balance particulière est mieux équilibrée depuis que celle de la France est active ou créditrice selon le jargon des économistes.

J'aurais cru cependant qu'avec Antoine Pinay qui se pique d'être un libéral, on n'en parlerait tout autrement, car le fait qu'une balance commerciale est en équilibre n'est pas du tout un avantage, c'est le plus souvent un hasard sans aucune importance. Aujourd'hui, dans le monde économique, la mode est à croire qu'une nation doit couvrir ses achats à l'étranger par des ventes équivalentes sinon c'est, pour cette nation, la faillite, la catastrophe. Le but suprême à atteindre c'est d'arriver à pouvoir se passer complètement de l'étranger. Les uns, le plus grand nombre, admettent même cette absurdité qu'il faut vendre mais ne pas acheter à l'étranger, car, paraît-il, l'exportation enrichit et l'importation appauvrit. Et l'on arrive ainsi à considérer l'« autarcie » comme un idéal, ou le chemin vers l'autarcie comme un chemin auquel on ne peut échapper et contre lequel il est, non seulement inutile de lutter, mais qu'il faut accepter et favoriser. Cette évolution de l'économie calque si bien avec le réveil insensé du nationalisme chez toutes les races, dans tous les pays, qu'il ne faut pas s'étonner de son succès.

Un camarade m'a dit : « Es-tu bien sûr de la vérité, qui est en contradiction avec le sentiment presque unanime de tes concitoyens ? » Bien qu'il y ait longtemps que je réfléchis à cette question et que rien n'est venu ébranler ma conviction, j'ai relu quelques classiques, et ma consultation n'a fait que renforcer ma position. Voici, par exemple, ce qu'on m'enseignait lorsque j'étais élève-maître à l'Ecole normale de Lyon de 1896 à 1899 : Je cite :

« La prétendue balance du commerce. Une erreur encore très répandue aujourd'hui consiste à croire qu'une nation ne s'enrichit que par les marchandises qu'elle vend aux étrangers et qu'elle s'appauvrit au contraire par les achats qu'elle leur fait; que, par conséquent, il est avantageux d'exporter le plus possible, enfin

par J. FONTAINE

que la différence entre l'importation et l'exportation donne la mesure exacte du bénéfice fait ou de la perte subie. C'est ce qu'on a appelé la balance du commerce. Cette théorie est en contradiction formelle avec les faits. Elle prend l'apparence pour la réalité. »

Ces lignes sont extraites de la « Géographie générale », de Pierre Foncin, inspecteur général de l'Instruction publique, dont le crédit et les connaissances font encore autorité; page 70 de l'édition de l'époque.

La deuxième citation, celle qui suit, est tirée du livre d'un professeur américain à l'Université de Buffalo (U.S.A.), intitulé « les panacées économiques », paru vers 1933. Je l'ai choisie, parce qu'elle résume dans une pensée claire, d'une logique cartésienne, la thèse des économistes dignes de ce nom, — il y en a encore heureusement — qui enseignent la science économique dans les universités encore libres. La voici, pages 136 et 140 :

« Les habitants des pays civilisés obtiennent les choses dont ils ont besoin par le système de la division du travail. Les biens dont chaque individu a besoin pour son usage personnel ne sont pas tous produits par lui-même; chacun se borne à produire une certaine catégorie d'objets où à fournir un certain travail qu'il échange ensuite contre le produit du travail des autres. La production totale de l'humanité augmente énormément grâce à la division du travail et à la spécialisation. Elle augmente d'autant plus que les hommes qui prennent part à cette division du travail sont plus nombreux et leurs capacités plus différentes. L'immense développement du bien-être général et l'accroissement de la population du globe, qui se sont produits au cours du dernier siècle, étaient dus au fait que la division du travail a fini par s'étendre aux hommes des régions et cultures les plus variées. L'accroissement de la population en Europe (187 millions en 1800; 550 millions en 1930) n'aurait pas été possible sans les échanges internationaux. Une autarcie complète provoquerait dans les pays de l'Europe une misère telle que le niveau de vie d'un indigent de notre temps apparaîtrait comparativement comme une existence luxueuse; mais il y a plus : cette autarcie ne serait réalisable qu'à condition de sacrifier des millions de vies humaines. »

Voilà, a mon sens, où est la vérité, la vraie vérité. Le tragique avertissement que contiennent ces lignes est gros de conséquences. Ceux qui se croient l'élite dirigeante, qui n'ont pas compris qu'à ne vouloir connaître autrui que dans la mesure où il peut vous servir ou vous être utile, c'est-à-dire en l'exploitant, condamne le genre humain au pire destin.

Ce n'est pas par hasard que les grandes périodes relativement prospères de l'histoire, sont celles où la libre circulation des biens et des personnels est assurée et où les marchés sont ouverts à tous. Les relations d'homme à homme, de village à village, dont nous avons à peine conscience tellement elles font partie de notre vie quotidienne ne diffèrent pas de celles qui existent de région à région, de pays à pays. Or, est-il question de balance commerciale dans les échanges entre villages, entre Paris et Lyon, entre la Bourgogne et l'Auvergne par rexemple. Alors pourquoi toutes ces douanes, toutes ces barrières, tous ces contingents, tous ces tarifs, tous ces contrôles, à l'échelle des nations, qui aboutissent au garrotage du commerce mondial par l'application de ce principe insensé : j'achète chez toi autant et pas plus que tu n'achètes chez moi. De même que chaque producteur peut acheter ou achète chez un autre producteur plus ou moins qu'il ne lui vend. Si l'on voulait avoir une balance équilibrée ou active à tout prix, on ne pourrait y parvenir qu'au prix de sacrifices douloureux et inutiles de part et d'autre. C'est une œuvre stupide de ce genre que sont consacrés les efforts de nos dirigistes planificateurs, qui sont en réalité au

(Suite page 2)

COMMÉMORATION DE LA NAISSANCE DE

FRANCISCO FERRER

ET DU CINQUANTENAIRE DE SON ASSASSINAT

L'homme et son œuvre L'ÉCOLE MODERNE

seront évoqués lors du GRAND MEETING

Le Vendredi 9 Octobre à 20 h. 30 Salle de la Mutualité

34, rue Saint-Victor (Métro : Maubert-Mutualité)

Sous la présidence de sa fille **SOL FERRER**

Assesseur **Jeanne HUMBERT**

Avec José BALLESTER - Suzanne COLLETT-KAHN
Denis FORESTIER - HEM DAY - Aristide LAPEYRE
André LORULOT - Fédérica MONTSENY

Un message d'Albert CAMUS

1939-1959

ÉVOCATION HUMILIANTE

SEPTEMBRE 1959... Il y a vingt ans, s'engageait la deuxième grande guerre mondiale. Anniversaire que, provoque une commémoration solennelle. Peut-être parce que les survivants n'ont guère de souvenirs brillants à exhumer, pas plus les opposants. Ils ne sont guère nombreux, ceux qui ont osé, en 1939 à la logique de leur action antérieure. Et plus rares encore, ceux qui se sont retrouvés en 1945 sur la même position qu'en 1939.

Les gens de notre génération ne sont guère flattés par les références à 1914, que permettent les discours de l'œuvre magistrale d'Alfred Rosmer : *le Mouvement ouvrier pendant la guerre de 1914.*

Ceux qui refusèrent de s'engager dans l'Union sacrée derrière leurs leaders socialistes et syndicalistes défaillants, ne formaient en août 1914 qu'une poignée d'irréductibles. Mais qui le demeurèrent jusqu'à la fin.

Leur attitude parfaitement logique les plaça naturellement au centre des rassemblements pacifistes, pendant la guerre et au début de l'après-guerre. Ceux qui, par respect du peuple, ne s'indignent pas devant le jugement préalable des responsabilités de guerre. Ceux qui, par fidélité de classe ne reconnaissent quère solidarité avec leur gouvernement. Leurs tendances s'affirmaient clairement dans les titres des revues quels ils se groupèrent : la *Société d'études documentaires et critiques sur la guerre*, le *Comité pour une Paix Régie par Relations internationales.*

Si l'on veut rester objectifs, on peut reconnaître la même logique aux « jusqu'aboutistes », compte tenu de leur abstention initiale. Et si parmi les minoritaires du début certains tels Meuheim et Dumoulin, le premier secrétaire de la Fédération des Métaux, le second, secrétaire adjoint de la C.G.T., revinrent à la majorité après 1917, ils pouvaient se justifier par leur refus de prolonger l'action pacifiste en offensive défaitiste et révolutionnaire, comme Lénine l'avait mené en Russie.

Tout parait au contraire illogique dans les acceptations, refus, actions et réactions des gens de 1939 à 1945.

Les gouvernants français et anglais intervinrent en septembre 1939, pour défendre l'existence de la Pologne — alors qu'ils sont convaincus de l'impossibilité de la sauver — alors que depuis 1919, tous les politiques clairvoyants s'accordent sur l'absurdité anomalie du corridor polonais et du régime de Dantzig. Sans doute le peuple polonais, en dehors de ces monstres diplomatiques, pouvait revendiquer sa pleine indépendance. Mais cette-ci fut abolie par les deux dictatures : Hitler et Staline. Or, en 1940 des hommes politiques français, du plus fougueux partisans de l'alliance avec la Pologne, se soumirent à Hitler, le premier assassin de la Pologne. Et de 1941 à 1945, des hommes politiques français et anglais s'abritèrent derrière, le second assistant de la Pologne, encore écrasée sous l'héritage du Tzar rouge.

Les pacifistes de 1939 à août 1939 poussèrent jusqu'à l'extrême la provocation chauvine et belliqueuse.

Le pacifisme fut par eux assimilé à la trahison pure. Après la signature du pacte germano-stalinien, ils tuèrent en zélateurs de la paix immédiate, en organisateurs de sabotage des préparatifs de guerre. Après la rupture entre Hitler et Staline, ils devinrent des résistants intransigeants et implacables. Et

par Roger HAGNAUER

plus redoutables qu'avant 1939, lors de la Libération, ils exécutèrent eux-mêmes les verdicts qu'ils avaient prononcés, non sans surclasser les nazis dans le palmares des bagnes et des tortures. Logiques eux — dans leur obéissance à Staline — ils traînèrent devant les organes d'épuration inspirés par la vigilance patriotique ceux qui les avaient abandonnés en 1939 *pour ne pas suivre dans leur action défaitiste.*

Fut-on plus logique du côté des pacifistes intégrés ? Trauvons qui n'étaient pacifistes que par opposition aux staliniés, devinrent belliqueux, lorsque les staliniés saboterent la Défense nationale. Certains oscillerent quelque peu, après la défaite de 1940. Lorsque se déroula en 1941 la sinistre farce de barrés de l'Afrique du Nord, où alternativement chaque camp avançait ou reculait rapidement, nous avons enregistré des évolutions politiques exactement parallèles et de même sens que celles des blindés de Rommel. Et les victoires fouroyantes des armées soviétiques déterminerent des sauts périlleux si rapides que l'acrobate était retombé avant qu'on l'ait vu se lancer.

Le pacifisme fut plus humilié par ses militants que réduit par ses persécuteurs. Nous fumes un certain nombre à signer en septembre 1939 le fameux tract dit « Paix immédiate » de l'ami Lecoin. On a pu en discuter la rédaction, l'efficacité, les conséquences de la diffusion. Ce qui dépasse l'entendement, c'est que certains signataires — et non des plus humbles — aient relevé leur signature ou attribué à de machiavéliques manœuvres la présentation d'un texte d'une simplicité aveuglante.

Mais ce qui nous fut particulièrement douloureux, ce fut le ralliement de pacifistes notoires — nous nous respections et aimions — à l'Europe d'Hitler devenu une sorte de Nouvelle Société des Nations. On ne s'étonne plus que certains accordent aujourd'hui à M. Khrouchtchev une confiance égale à celle qu'ils semblaient accorder au monstre sanglant de Berchtesgaden.

Nous ne sommes pas particulièrement fiers du pacifisme de 1939. Mais si l'Union sacrée de 1914 compromit sérieusement les chances de paix immédiate de la Paix. On ne s'étonne plus que certains accordent aujourd'hui à M. Khrouchtchev une confiance égale à celle qu'ils semblaient accorder au monstre sanglant de Berchtesgaden.

Il fallait rompre avec les staliniens, non pour obéir aux consignes de pacifistes officiels — qui sanctionnait le refus de condamner le pacte Hitler-Staline — mais parce qu'ils étaient les agents du gouvernement soviétique. Cette soumission à la Raison d'Etat était dans le fond aussi grave que faillissement dans l'Union Sacrée de 1914. Il n'est pas question d'opposer les la clairvoyance et le courage des hommes. Les exploits des uns, les défaillances des autres restent ici hors de notre jugement.

Mais les uns et les autres de 1939 à 1945 perdirent le sens de leur mission propre ; ils furent enrôlés dans trois formations extérieures à la classe ouvrière de la Nation — de Moscou, celle qui adhéra à la Charte du Travail de Pétain, celle qui s'aligna derrière De Gaulle.

Nous n'avons pas à résoudre aujourd'hui le choix entre la Paix et la défense de la Liberté — entre la guerre et la servitude. Mais il importe préalablement de sortir la classe ouvrière de la Nation — de subordonner les Etats, les partis, les idéologies à la solidarité ouvrière internationale.

Ce qui implique d'abord un mouvement ouvrier libre. Vérités premières, aussi impératives en 1959 qu'en 1939.

L'autarcie criminelle

(Suite de la page 1)

service d'intérêts particuliers, car il n'y a aucune autre raison au monde pour souhaiter un tel équilibre. Ils sont de bonne foi, ils ignorent le mécanisme des échanges, c'est-à-dire le rôle de l'argent qui assure par sa circulation le transfert des capitaux et rétablit automatiquement les équilibres nécessaires. Pour les échanges internationaux, il est facile de comprendre que la balance générale des paiements explique comment l'actif de tel pays dans certaines partieulières se compensent entre eux et qu'elle ne peut être, dans sa totalité, ni active ni passive. Il est amusant d'entendre en même temps des dirigeants qui veulent tous avoir une balance active des payements pour leurs pays ; ce qui est absurde en soi, car ce qui est passif pour un pays doit être actif pour un autre. Et c'est avec des arguments et des présentations de ce genre qu'ils justifient leur politique commerciale et financière prohibitionniste. Quelle misère !

Je voudrais terminer, comme d'habitude, ces courtes et bien incomplètes considérations sur ce vaste sujet, par un conseil qui s'adresse surtout aux militants qui ont dans une certaine mesure le pouvoir d'influencer le cours des événements.

Pour défendre les vrais travailleurs, c'est-à-dire les créateurs de la richesse générale, il faut se débarrasser de tous les faux principes que nous enseigne la soi-disant élite dont l'objectivité et le désintéressement sont douteux, critiques, et se méfier des emballements, des slogans qui envahissent l'opinion populaire. Tant que les effets sont soigneusement calculés par les chefs spirituels des classes privilégiées. Tant que les travailleurs croiront à la vertu des préjugés religieux, patriotiques, nationalistes, racistes, tout le terrain plus particulier de l'économie, à l'efficacité de l'autarcie avec tout son cortège de restrictionnisme ; tant qu'ils auront foi aux indices hiérarchiques, au salaire social, au système des primes, ou à une Sécurité sociale où chacun a la main dans la poche du voisin ; tant qu'on pourra les amuser ou les passionner avec la retraite du combattant ou la franchise de 3.000 francs, ou leur faire croire qu'on abolit le salariat et le patronat en baptisant les salaires des cadeaux profits, il y aura encore de beaux jours pour les exploiteurs capitalistes, les tricheurs, les faux chrétiens, les faux socialistes et les faux communistes, c'est-à-dire pour les Eglises et les Etats.

J. FONTAINE.

— Travail exécuté — par des ouvriers syndiqués

IMPRIMERIE BOUTIN, 60, rue René-Boulanger, Paris (10e).

ALGÉRIE HEURE ZÉRO

(Suite de la page 1)

lieux à majorité européenne, c'est-à-dire, en fait, toute la bande côtière où se trouvent les régions les plus riches et les plus développées ; militer de la souveraineté française sur le Sahara et son pétrole.

Que resterait-il alors au peuple algérien ? indépendant, sur quelques régions centrales surpeuplées par les regroupements, arides et incultes, coupées de la mer, sans ressources et sans débouchés !

Un faux pari

Dans de telles perspectives, on comprend que ni l'armée, ni les Européens d'Algérie, mis à part quelques milliers d'u.f.r.a., ne s'insurgent beaucoup contre les propos de de Gaulle.

Et cela d'autant plus que la « pacification » achevée — quand ? — par les méthodes que l'on sait et par les soins de l'armée, celle-ci aura tout le loisir « d'organiser » des élections « libres » — à la manière des précédentes, dont le parlement d'Algérie a reconnu qu'elles n'avaient peut-être pas été tout à fait sincères.

Aussi, une fois de plus, de Gaulle, dont le discours ne résout rien, s'efforce de contenter tout le monde.

Le droit à l'indépendance est reconnu — c'est tout ce que demandait l'Algérie.

La « pacification » continue, — c'est tout ce que demandait l'armée.

Les intérêts » français sont sauvegardés — c'est tout ce que demandaient les colons.

Et le sinistre pantin Lacoste peut se réjouir : thorez algérienne, toujours à l'heure zéro, reste disponible pour sonner les successifs derniers quarts d'heure !

Que va décider le F.L.N. ?

A l'heure où paraîtront ces lignes sa réponse sera connue. Sa position est difficile : il ne peut pas accepter un programme qui l'exclut de l'avenir algérien et ne lui donne aucune garantie — ni opposer un refus, qui lui aliénerait une par-

LA BELLE ÉPOQUE

Après ses **Laideurs**, voici ses **Beautés.**

Le manuscrit du Tome II de **C'était en 1900** que nous a laissé notre ami Gérard de Lacaze. Du théâtre à été mis au point et les consultations en vue de l'impression de l'ouvrage, bien que retardées par les fluctuations récentes ont permis d'établir le prix de revient de celui-ci.

Il est donc mis en souscription au prix de 1.000 francs (port 120 francs et recommandation éventuelle 60 francs en plus. La diffusion sera assurée dès que le nombre de souscripteurs sera suffisant.

Afin de pallier des augmentations éventuelles du prix fixé par l'imprimeur, nous prions les souscripteurs d'adresser au plus tôt le montant de leur quote-part à André Malé, 7, rue des Vignoles à Ermont (S.-et-O.), C.C.P. 2907-32 Paris.

Dans le cas où le nombre de souscripteurs serait insuffisant, les participations seront remboursées, déduction faite des frais d'envoi (pour les non titulaires de compte de chèque postal.

On peut s'adresser directement à notre librairie,

LE DOIGT DANS L'ŒIL

L'ordonnance 59-126 du 7 janvier 1959 tendant à favoriser l'association ou l'intéressement des travailleurs à l'entreprise, prévoyait qu'un décret en fixerait les modalités d'application.

Rappelons tout d'abord que ce contrat, dont la durée minimum est de trois ans, est établi suivant une des deux modalités suivantes : ou bien il peut être discuté entre le chef d'entreprise, ou

par Jean Philippe MARTIN

bien il peut être rédigé par le chef d'entreprise et soumis à la ratification des salariés, auquel cas il doit être approuvé à la majorité des deux tiers.

Il est à noter qu'au lendemain de la publication du décret d'application, toutes les Centrales Ouvrières se sont montrées unanimes et résolument hostiles.

La C.G.T. souligne : « La façon dont les prestidigitateurs de la collaboration des classes, de l'intéressement à la marche de l'entreprise, traitent le problème, paraît suffisamment ce qu'ils entendent obtenir avec leur mirage sur l'avenir... » — C.G.T.F.O. : « Surtout indigne que l'on n'ait tenu aucun compte des observations soumises par ses différentes centrales syndicales, qui ont pourtant pensé, pour sa part, que la forme d'association préconisée ne peut avoir son plein effet que si les droits des parties contractantes sont fixés de manière équitable ; la C.F.T.C. considère quant à elle que les intentions étaient bonnes mais que les garanties sont nettement insuffisantes. La C.G.C. pense que les contrats devraient apporter un intéressement effectif et qu'en tous cas ils ne peuvent régler le problème des salaires qui garde toute son importance.

Toutes ces oppositions ne découlent pas fatalement du fait que l'on ait limité le contrôle ouvrier dans cette affaire d'intéressement, mais plutôt de la crainte de voir les travailleurs se désintéresser de l'activité syndicale qui, elle aussi, se trouve fort limitée ces derniers temps.

Le phénomène curieux à constater est qu'il aura suffi qu'un gouvernement tente délibérément une expérience que lui imposent certains impératifs stratégiques en particulier faire accepter « à plus ou moins fortement convaincu d'octobre, pour que les syndicats se rencontrent unanimes sur la nécessité de prendre une attitude devant le problème de la véritable « GESTION OUVRIERE ». A présent, les syndicats sont amenés à considérer la question dans toute son ampleur.

Le gouvernement et le patronat jouent la carte du petit doigt ouvrier dans le pot de confiture. Mais l'espoir que ce dernier restera tranquille en suçant son pouce.

N'empêche que la première tentative d'élaboration de contrat vient d'échouer aux Grands Magasins de la Samaritaine, ce qui prouve que les travailleurs ne sont pas dupes.

Pour une fois, de Gaulle s'est mis le doigt dans l'œil.

SOUSCRIPTIONS

SOMMES REÇUES

DU 22 JUIN AU 19 SEPTEMBRE

Deleteil, 300 ; Lecoq, 600 ; Bouffanais, 450 ; Bouat, 150 ; Munoz, 250 ; Rodriguez, 550 ; Saint-Marc, 450 ; Armagnac, 300 ; Tremier, 200, Mir, 450 ; Groupe Saint-Nazaire, 5.000 ; Caudet, 300 ; Dupas, 1.000 ; Anette, 500 ; Maranzenni, 1.000 ; Perriteg, 800 ; Gouvea, 200 ; Velo, 450 ; Marpaux, 100 ; Duflère, 1.100 ; Rasinier, 200 ; Delarue M., 200 ; Reboura, 900 ; X... 200 ; Flesh, 320 ; Comiti, 200 ; Damade, 250 ; J.R. à Lyon, 450 ; Groupe Paris-XI, 3.000 ; Colas, 320 ; Anonyme d'Ileud, 2.000 ; Blachier, 1.500; Puechagut, 600 ; Un camarade de la R.A.T.P., 1.000 ; Stas, 1.000 ; Gourousui M., 570 ; Gauerie, 500 ; Gonzalez, 500; Gilignard, 600 ; James, 100 ; Un néo-malthusien, 100 ; Maugeat, 390 ; Delannoy, 500; Racha, 100 ; Séverie, 10 fr; Landion, 100 ; Lentujoul, 200 ; Brachet, 415 ; Mlle Tufféry, 1.450 ; Colin, 500 ; Rivéra, 450; Gaugerolle, 300 ; Mlle Pellier, 500 ; Parenti, 850 ; Cristier, 45 ; Mêrard, 2.450 ; Belleni, 450 ; Mme Laurent, 450; Baranton, 450.

SOUSCRIPTION SPECIALE

Nous rappelons que cette souscription a été relancée par le Congrès de Bordeaux. Elle a pour but d'assurer la continuité du « Monde libertaire » et de sa permanence. ELLE EST VITALE.

Nous en indiquons le fonctionnement : Chacun de nos amis désireux d'y participer s'engage à verser mensuellement, pendant un délai minimum d'un an, une somme fixée par lui-même. Il peut naturellement, régler par trimestre ou d'une seule fois.

De nombreux camarades nous ont déjà répondu. Nous espérons que ceux qui ne l'ont pas encore fait, le feront bientôt. A tous merci !

SOMMES REÇUES

DU 1er JUIN AU 19 SEPTEMBRE

Rodriguez F., 1.000 ; Paulin A., 500 ; Médina, 1.000 ; Duflère, 1.000 ; Cuzé, 6.000 ; Belleni, 1.000 ; Buron, 500; Despeyroux, 300 ; Le Bastard Hélène, 1.000; Barbelletti, 600 ; Marchand, 1.200 ; Maguaur, 3.000 ; Menell, 1.200 ; Carretier, 1.000 ; Duperray, 500 ; Charbonneau, 2.000 ; Ceko, 3.000 ; Tejerina, 500 ; Auffredou, 3.000 ; Fabert, 3.000 ; Caballero E., 1.000 ; Mezier, 2.500 ; Duval, 1.500; Martin, 1.000 ; Papillon, 500 ; Madec J., 1.500 ; Gouffroy R., 3.000 ; Gr. d'Angers, 4.500 ; Boustama, 1.200 ; Daniel D., 500 ; Pin, 1.000 ; Ponce, 1.000 ; Quéudet, 1.500 ; Maffenci, 12.000 ; Bustois, 2.000 ; Laborde, 1.000 ; Lallier, 1.800 ; Paulin, 1.500 ; Cras, 3.000 ; Gasbarre, 2.000 ; Tanfini, 1.450 ; Mme Franceli, 1.000 ; Crette, 300 ; Verny, 1.000 ; Huicq, 1.000 ; Lefèvre, 3.000 ; Cuevas, 1.000 ; Cardona, 800 ; Herve J., 1.000 ; Grenouette, 5.000 ; Emery, 500 ; Goyer, 500 ; Esteban D., 600 ; Aubert, 1.000 ; Gestin, 1.000 ; Gravot, 500 ; Daniel D., 1.000 ; Tessari, 500 ; Bétemps, 2.000 ; Delpon, 1.000 ; Fouquet, 1.000 ; Dupont M., 2.000 ; Mézer, 300 ; Groupe d'Athènes, 15.100 ; Dr Denais, 2.000 ; Gonzalez, 1.000 ; Groupe d'Afforville, 10.000 ; Groupe Sacco-Venzetti, 12.000 ; , Durry 1.000 ; Cava, 10.000 ; Nalsch, 1.000 ; Bregliano, 600 ; Groupe Haute Michel, 3.000 ; Groupe Saint-Nazaire, 14.000 ; Arru, 3.000 ; Lapeyre A., 30.000 ; Clavé, 3.000 ; Lahbé, 300 ; Paly, 1.950 ; Groupe de Saintes, 3.000 ; Carteux, 1.200 ; Collet, 300 ; Burón, 2.500 ; Estrade, 2.000; Cicala, 1.000; Salomero, 1.000 ; Baranton, 1.200 ; Baudrah, 500 ; Bersot, 1.000; Bourgeois, 5.000 ; Balandreau, 1.000 ; Cariat, 1.000 ; Capelli, 500 ; Bide, 10.000; Pellier, 1.000 ; Langrand-Comyn, 2.000 ; Vincent E., 5.000 ; Groupe de Versailles, 1.600 ; Riba, 1.000 ; Bernard A., 500; Melot, 500 ; Sala, 2.000 ; Barlet, 2.000 ; Maha Jean, 4.000 ; Malfant, 500 ; Berger, 200 fr.

N'ATTENDEZ PAS, SOUSCRIVEZ

SOUSCRIVEZ !

Notre ami Lecoin nous avise que le journal « LIBERTE » dont il est l'animateur va reprendre sa place dans les kiosques de Paris et de toutes les grandes villes de province en octobre.

Le numéro : **50 francs**

— VIE DE LA FÉDÉRATION —

CHOISY-LE-ROI. — Groupe F.A. : tous les dimanches matin, de 11 m. à 12 h., Salle du Foyer des Sociétés, rue du Docteur-Roux - Choisy-le-Roi (Seine).

MAISONS-ALFORT ET ENVIRONS. — Groupe Anarchiste, réunion chaque vendredi. Renseignements au siège, 8 rue Ternaux. Paris (11e).

ASNIERES. — Groupe Anarchiste : Salle du Centre administratif (deuxième et quatrième mercredis).

LYON. — Groupe Durutti : permanence tous les samedis, de 17 à 19 heures, Café du Bon Accueil, 71 rue de Bonnel, Lyon (3e). Renseignements et adhésions.

BORDEAUX. — Groupe Anarchiste « Sébastien-Faure » : s'adresser à Joachim Salamero, 70, rue Lecocq, Bordeaux.

LILLE. — Groupe anarchiste « La Commune libertaire », C.N.T., S.I.A., espérantistes-révolutionnaires. S'adresser à : Paul DESIETER, rue Boucher-de-Perthes, 6, Cité de la Digue (Lille-Nord).

GROUPE ANGERS-TRELAZE. — Réunion deuxième mercredi du mois, à 20 h. 30, au lieu habituel. Bibliothèque et librairie.

GROUPE ANARCHISTE DE MARSEILLE-CENTRE. — Réunion tous les lundis, de 18 h. 30 à 20 heures. 12, rue Paulin, 2e étage.

— PRÈS DE NOUS — PRÈS DE NOUS —

LES AMIS DE HAN RYNER

DIMANCHE 11 OCTOBRE

à 15 h. 30 au Café de la Gare, 3, Place Saint-Michel

(Sous-sol)

Causerie sur Han Ryner présidence de **Marcel RENOT** ; **M. François TALVA**, secrétaire général des « Amis de Charles-Louis Philippe » parlera, pour le 50e anniversaire de la mort de **Charles-Louis Philippe.**

Invitation cordiale à tous.

La C.O.F.I. ouvre ses cours gratuits à partir du 5 octobre à 20 h. 30 pour les étudiants voulant apprendre l'Interlingua.

S'adresser chez Marchal Ch. 8, Avenue Jean Tricard - Paris XI

LA RUCHE CULTURELLE ET LIBERTAIRE

Conférence par Henri Day, le 15 octobre à 21 heures — salle du Café de la Gare — 3, Place St-Michel — PARIS.

Sujets : De l'école moderne à la Ruche. Vers l'éducation libertaire.

Assemblée générale de la Ruche le dimanche 4 octobre à 14 h. 30, 24, rue Sainte-Marthe, Paris-10e.

Ordre du jour : Meeting Francisco Ferrer du 9 octobre ; compte rendu moral et financier ; Organisation de conférences et meetings divers.

LES AMIS DE L'UNIQUE (Café du Tambour, 1ère salle du 1er étage, 10, Place de la Bastille — PARIS) — Samedi 10 octobre à 15 heures : **la femme devant le problème sexuel** par Mme Geneviève Gevin — Dimanche 11 octobre à 15 heures : **Le complexes de Don Juan**, par Marc-Edward Flower.

UNION DES PACIFISTES

COMITE DE MARSEILLE

Nous avons le plaisir d'informer l'ensemble de nos amis que nous disposons d'un nouveau local en plein centre de Marseille. Nous allons pouvoir dès la fin des vacances y organiser des cycles de conférences, une bibliothèque ciptculante etc...

NOTEZ DONC SUR VOS TABLETTES :

UNION DES PACIFISTES DE PROVENCE : 92, Cours d'Estienne-d'Orves — 13006 (Marseille (2e).

PERMANENCE : tous les SAMEDIS de 17 à 19 heures.

MANIFESTATION REGIONALE organisée par la **LIBRE-PENSEE** de Maine-et-Loire à **TRELAZE** le dimanche 11 octobre à 9 h. 30 Salle des Maraîchères. Commémoration du centenaire de la naissance et du cinquantenaire de l'exécution.

de FRANCISCO FERRER

avec : **Sol FERRER, Aristide LAFEYRE, André LORULOT.**

Le groupe Libertaire **ANGERS-TRELAZE** invite ses adhérents et les groupes de l'Ouest à assister à cette manifestation.

CONTRE-COURANT publie en fascicules à partir d'octobre un **dictionnaire biographique des militants**, militants d'avant-garde et de progrès social. Un siècle de vie sociale à travers ceux qui l'ont préparée, à travers ceux qui l'ont faite. Ces biographies sont établies et commentées sur l'initiative de Louis Louvet, par des écrivains d'avant-garde et les rédacteurs habituels de nos périodiques anarchistes, libertaires et pacifistes.

Vous trouverez les deux premiers fascicules à la librairie du Monde Libertaire au prix de 30 francs (exemplaire).

COURS D'ESPERANTO

Comme l'année dernière, un cours gratuit d'espéranto se tiendra au local du « Monde Libertaire » 3, Rue Ternaux — (métro : Oberkampf ou Parmentier). Les cours seront donnés par Puechagut de S.A.T. (organisation espérantiste ouvrière), tous les dimanches matin.

OUVERTURE : DIMANCHE 11 OCTOBRE A 10 HEURES

Du 24 mai au Congrès C.G.T. des prêches :

"EX CATHEDRA"

par René LEPAUVRE

DU haut de toutes les cités-dortoirs du bureaucratisme, les prêches tombent des sermons à l'usage de ceux qui n'ont pu se résigner à combattre sous l'uniforme de l'une des idéologies dominantes. Tous les travailleurs, et de loin, ne se proportionnent pas, en effet, sous l'aile tutelaire de la « démocratie occidentale », elle, les troupes du réformisme bureaucratique imposé de Moscou. L'enjeu pour les zélateurs de l'un ou l'autre culte est de ramener au bercail la brebis égarée ou la masse rétive à la marche domestiquée. En sus de la multitude d'inorganisés qui est particulièrement visée par ces homélies, la **Fédération de l'Education Nationale Autonome dont la situation exemplaire a pu, justement, se manifester aux yeux des masses organisées non organisées. Démonstration fut faite qu'elle se déterminait hors du contrôle étroit des deux idéologies antagonistes ; parce que sa vie interne rétiétant son caractère démocratique lui assurait plus d'équilibre à la pression des deux blocs et à la montée du totalitarisme.**

ORDRE MORAL

A travers les événements de mai 1958 et contre la Constitution bonapartiste, cette Fédération (pour les raisons indiquées plus haut et parce que, ancrée en son sein un courant organisé du syndicalisme révolutionnaire tel que l'E.P. a, plus que beaucoup d'autres, préparée la sauvegarde de la remontée ouvrière. Se montrant plus près du désir d'efficacité des masses que les ratiocineurs de l'anticommunisme ou les idéalistes de Moscou, elle a su, également, appuyer des son origine le Mouvement pour un Syndicalisme démocratique qui a, depuis le mois, le mérite de poser les conditions essentielles de vie d'une organisation syndicale de masses à laquelle aspirent tant de centaines de milliers de travailleurs.

Il était donc naturel que les leaders des armées syndicales voulées aux croisades « occidentales » ou « orientales » entraînent en compétition pour ramener à « l'ordre moral » tant de travailleurs « égarés » et si dangereusement écoutés par tant d'oreilles avides !

Le premier sermon tomba de « Force Ouvrière » d'une hauteur certaine. Le poids en aurait été plus décisif si le passé de cette centrale avait justifié une telle intransigeance de classe ; il aurait été augmenté par plus de modestie. Dire, en effet, que « l'Educateur doit connaître les « besoins de la société et faire « en sorte que son enseignement « satisfasse ces besoins » ... ne semble pas postuler (dans une société qui a surtout besoin de soldats, de flics et de travailleurs soumis), une si étroite liaison des éducateurs autonomes avec toute centrale qui semble-rait ignorer ce qui sépare cette « société » de la « société » à construire, et à compléter de haute lutte, de travailleurs conscients! Les « moralistes » sociaux démontrent ainsi que les alences de leurs syndicalistes lorsque, agissant en éducateurs, les enseignants autonomes s'élèvaient contre la torture comme moyen de « pacification » ou contre la politique des saigneurs du « dernier quart d'heure » ne méritent les crédits, refusés à l'Education Nationale, pour leurs entreprises militaires.

MOLLETISTES ET BUREAUCRATES

Qui ne se rappelle, dans la fonction publique, la mise en sourdine des revendications à l'époque de Suez ! Qui ne se rappelle les difficultés de **Bothereau**, lui-même, pour maintenir la dite centrale après ses prises de positions au C.C.N. d'Amiens ? Il est pour le moins présomptueux de considérer que les phrases enveloppées et bien balancées des dirigeants F.O., aux prises avec une majorité de bureaucrates B.F.I.O., trouvaient plus d'échos dans les masses ouvrières que les positions plus proches des réalités de classe des enseignants autonomes ? Il faut aussi être bien négligeant pour ne pas se souvenir de la véritable caution apportée à la centrale chrétienne par les tenants du syndicalisme réformiste distribuant, à qui mieux mieux, l'appellation de syndicaliste « libre » comme d'ailleurs le faisaient leurs frères en bureaucratie de la C.G.T. par la recherche, sans aucune réserve, et à tout propos, d'accords de sommets — souvent sur le dos des luttes ouvrières — avec la même C.F.T.C. ! La laïcité, par exemple, pouvait-elle profiter du renforcement de la politique prefamiliale et constamment marquée de charité, qui remplaça une politique de revendications salariales et ouvrières ? Alors, de grâce, si chacun a suivi « sa pente », cette pente réformiste a conduit le mouvement ouvrier face à la dégradation actuelle résultant de l'obscurcissement des concepts de classe dans trop de grosses têtes. Dans ces conditions, comment rappeler aux institutions leurs positions de 1905 lorsqu'on ne, pour le moins, été guère fidèle dans les faits aux idéaux de classe qui animaient le mouvement à cette époque ?

LE STATUT DE THOREZ

Qui, sinon les minoritaires syndicalistes révolutionnaires, auraient le courage dans la C.G.T. comme à F.O., de reprocher à quicorque d'avoir laissé, en 1945, 1946, en 1947, en 1953, en 1957, etc., etc., se dévoyer les activités syndicales vers le corporatisme pour ne pas dire plus justement l'esprit de corps ou de catégorie ? N'est-ce pas les instituteurs F.O. qui défendirent les pseudo-droits catégoriels des directeurs, puis des « Parisiens », des « CC », des « Maternelles », etc., etc., droits qui, disaient-ils, étaient mal défendus par les autonomes ? Alors, par qui fut savoureuse la pente corporatiste ? Certainement pas par les syndicalistes révolutionnaires dont se gausseient en commun socialistes démocrates, chrétiens et staliniens au beau temps ou M. Thorez, Bidault et Mollet stigmatisaient leur « fourrier » des luttes ouvrières ! Qui n'a, encore, malgré les attaques nouvelles des fascistes, le souvenir de « Statut » corporatiste et autoritaire, octroyé par Thorez à la fonction publique ?

LANCEURS DE CONFETTI

Tout cela a donc, aussi, incité **M. Frachon** à se faire le second frère prêcheur de la droitiste syndicaliste? Evidemment, lui, le chef de la fraction stalinienne, dirigeant la C.G.T., aux militants qui réclamaient les moyens de surmonter la division syndicale, il a, jésuitiquement, nié le caractère démocratique du libre exercice du droit de grève en employant, pour le rebaptiser à la sauce moscovite le terme bonnet d'âne « grève » ! Pour condamner l'usage de la démocratie réelle (qui suppose la **libre et égale** expression des courants de la pensée ouvrière) dans les syndicats, ce digne serviteur du P.C., après cet exercice de linguistique, a traité le caractère du « Club du Faubourg » qui revétirait, d'après lui, une organisation démocratique. Ce dernier terme, contrefait par la montre que **Frachon** préfère à ces débats d'idées les activités musculaires des lanceurs de confettis de Carnaval. En réalité, derrière les aphorismes que, monté sur son piédestal du congrès, **Frachon** a lancé à propos de l'unité apparaît la réalité de l'unité à la **Frachon** qui est « l'unité à réaliser dans le mouvement stalinien et dirigée par une boutique offrant toute garantie.

Il est indéniable faire avancer la lutte des travailleurs dans le sens de leur émancipation, il faut balayer toutes les cartes-set voir clair dans tous les jeux. Les prêches ex-cathedra ont le seul mérite de nous provoquer des explications utiles à tous.

ESPERONS...

que tous les militants, et en premier lieu les plus visés, tels ceux du S.N.I., de la F.E.N., en profitent pour accentuer la clarté et poursuivre la discussion.

LIBRAIRIE du "Monde Libertaire"

La librairie est ouverte tous les jours de 11 h. à 19 h. 30 sauf le dimanche

Toutes les commandes doivent être adressées au « Monde Libertaire » et les réglements effectuées nominalement à DEVRIENDT André, 3, rue Ternaux, Paris-11e. C.C.P. Paris 11.289-15.

Pour les envois recommandés, ajouter aux prix ci-dessous 60 francs.

Les prix indiqués s'entendent FRANCO DE PORT.

SEXUALISME

AMY Claude : L'accord sexuel	600
BONTEMPS Ch.-Aug. : La Femme et la Sexualité	800
Pr. GAGEY Roland : L'Extrême dans les rêves	710
DE CETREMOY : Religions et sexualisme	410
HERVIEU Marcel : Eros dictateur (une enquête européenne sur l'amour)	460
LANVAL Marc : Le conflit conjugal	780
Barrières psychiques devant l'amour	785
LO DUCA : L'érotisme au cinéma (album de photos et textes)	2 000
LORULOT André : Tricheries et truquages de l'amour	840
La flagellation et les perversions	660
Femmes et filletes méfiez-vous !	500
L'éducation sexuelle et amoureuse de la femme	460
Notre enfant, la femme	510
LE bonheur intime	840
BARANDA Gregorio : Don Juan et le Don Juanisme.	730
STORN (Dr A. et H.) : L'éducation du couple	760
SPICHT J. et G. : Les libertés de l'Amour	700
VIGNE D'OCTON : La vie et l'amour (les doctrines freudiennes et la psychanalyse)	410

QUESTIONS RELIGIEUSES

ABÉCASIS A. : La Haine des siècles	650
ALFARIC P. : A l'école de la raison	1 60
De la Foi à la Raison	800
Les origines sociales du christianisme	1 335
CLARAZ (Abbé) : La faillite des religions	510
DIDEROT : La religieuse	560
DAASON E. : Mythes et légendes (un fort volume sur peau papier avec gravures	2 700
Le Livre du Bien et du Mal.	540
FAURÉ Sébastien : L'imposture religieuse	560
Mon opinion sur Dieu	295
L'Eglise et nous	510
La naissance et la mort des dieux	195
FORINO (princesse) : Les mystères des couvents de Naples	510
GUALDI (abbé) : Une enquête au Vatican	245
LAS VERGNAS : Jésus-Christ a-t-il existé ?	565
LORULOT A. : Histoire des papes	840
La bible comique illustrée	840
Vie comique de Jésus	510
Paroles d'un insoyant	630
Pourquoi je suis athée	630
MAC CABE Joseph : Douze ans au monastère	510
PEYRONNEC M. : J'ai été l'ermitette	560
DU PRAT (abbé) : Vénus dans la cloître	500
SOUFFANOZ J. : Le couvent de Commarche	560
VALOT (Dr T. et G.) : Lourdes et l'illusion	460

ROMANS — DIVERS

ARNAUD Georges : Marécha! P.	345
HAN RYNER : Le rire du sage — La sagesse qui rit	810
Petit ami	250
Chère pucelle de France	280
Face au public	450
Amant ou lyran	440
La sotise et la vertèn	440
Jeanne d'Arc et sa mère	500
Les voyages de Psychodora	300
La Tour des peuples	540
Prenez-moi tôus	500
La vie éternelle	350
Crépuscules	440
Bouche d'Or, patron des pacifistes	500
J'ai nom Eliucin	800
Aux Orties	800
Le sillage parfumé (Ces trois derniers ouvrages en édition de luxe numérotés).	950
Les orgies sur la montagne	350
La mort de Han Ryner, par J. Maurelle	435
JARRY Alfred : Ubu roi	345
LENTIN F. : L'Algérie des colonels	345
FAVROD : La révolution algérienne	2 085

POÉSIES — CHANSONS

D'AVRAY Charles : Recueil de 50 chansons	560
BONTEMPS Ch.-Aug. : Intermittences	560
ADAND Maurice : Anthologie de la poésie française	1 635
BRASSENS : La mauvaise réput

Précisément, la démence de ceux qui ne comprenennt pas l'anarchie, provient de l'impuissance où ils sont de concevoir une Société raisonnable.

Francisco FERRER.

FRANCISCO FERRER anarchiste

Franciso FERRER pensait que nul n'est méchant volontairement et que tout le mal qui est dans le monde vient de l'ignorance. C'est pourquoi les ignorants l'ont assassiné et l'ignorance se perpétue encore aujourd'hui à travers de nouvelles et inlassables inquisitions. En face d'elles, pourtant, quelques victimes, dont FERRER, seront toujours vivantes.

Albert CAMUS.

L'AFFAIRE FERRER

par Sol FERRER

La génération qui aujourd'hui a atteint la soixantaine, n'ignore pas que l'affaire Ferrer suscita des manifestations politiques, municipales et parlementaires passionnées, caractéristiques d'une très nette tendance idéologique de cette période : pour ou contre le fusillé de Montjuich.

Des manifestations de rues, toutes spéctaculaires, eurent lieu dans bien des parties du monde. La foule bigarrée s'étendait depuis le simple gavroche et l'ouvrier conscient jusqu'aux éléments de toutes classes sociales et intellectuelles. Ce mouvement prenait parmi les plus grandes étaps spontanés d'indignation et de solidarité humaines.

Ce fut surtout en Italie, à Rome, Gênes, Venise, Milan et Pise qu'éclata la passion fervente. Dans cette dernière ville un fait insolite est à signaler : un meeting fut célébré en honneur de Ferrer sur le parvis d'une église.

A Rome beaucoup d'édifices eurent leurs drapeaux en berne, en signe de deuil à l'occasion de sa mort. En 1910, premier anniversaire de son assassinat, 129 manifestations eurent lieu dans cette capitale.

Ravène fut la première ville au monde qui donna le nom de Ferrer à une de ses rues.

Environ 200 plaques de marbre ou de bronze furent tinaugurées dans différentes villes italiennes, elles furent presque toutes enlevées, lors du Traité de Latran et plusieurs furent remises après la dernière guerre.

— En Allemagne ce fut la librairie S. Fischer, à Berlin, qui recueillit les adhesions pour les manifestes de protestation, les signataires se comptèrent par milliers et nous trouvons dans les premiers cent quarante signataires, quarante et un professeurs des universités allemandes.

— Quant à l'Autriche elle protesta d'une manière de moindre envergure, mais en général la presse exprima des sévères critiques jugements comparables à ceux de l'Allemagne.

— En Angleterre les protestations des éléments ouvriers ne pouvaient pas manquer à cette époque de l'évolution du syndicalisme anglais vers le socialisme continental, qui se trouvait forcément solidaire de Ferrer.

Des meetings furent organisés à Londres, Liverpool, Sheffield. L'ordre du jour voté par le Parti ouvrier indépendant demanda que par une intervention diplomatique du gouvernement, celui-ci empêche la condamnation de Ferrer.

Après l'exécution de Ferrer, les protestations des députés du Labour Party, des nationalistes et des socialistes eurent lieu à la Chambre des Communes. Les Trade Unions tentèrent d'obtenir le boycottage des produits espagnols, sans y parvenir.

Les journaux qui prirent part à la campagne pro-Ferrer furent nombreux, le Times du 16 octobre est particulièrement à signaler, car il est d'un poids certain et inespéré.

— En Belgique les manifestations furent aussi spéctaculaires que bien organisées.

Les premiers signataires des protestations belges furent : Denis, Lorand et Huysmans. Les socialistes, les franc-maçons et les libre penseurs organisèrent de nombreux meetings et des réunions ferreristes.

Le monument Ferrer à Bruxelles fut érigé par souscription internationale.

A cette occasion, ne pouvant trop nous étendre, nous ne mentionnerons que les lignes de Ramsay Mac Donald, s'associant à cette démonstration belge en mémoire de Ferrer : « Ferrer fut un des plus grands citoyens de l'Espagne et c'est pourquoi l'Espagne, en son régime actuel, ne pouvait que l'assassiner. L'opprobe du meurtre de Ferrer est répandu comme une tache rouge sur l'Eglise catholique. Son nom et sa mémoire seront révérés, durant bien des générations, par ceux qui croient à l'émancipation et aux progrès de l'humanité. »

La Suisse, le Danemark, la Hollande, la Turquie, la Russie, le Liban, les Etats-Unis d'Amérique, toute l'Amérique latine, et tant d'autres pays, manifesterent avec éclat. Il y eut dans ces nombreuses nations un véritable mouvement d'opinion en faveur de Ferrer, il est à regretter de ne pouvoir ici en faire la mention, selon l'intérêt que ces faits historiques méritent.

— Nous terminerons avec la France qui, par la voix de ses intellectuels, fut la première à exhorter l'Espagne à la justice : le 12 septembre 1909, à l'Hôtel des Sociétés Savantes, à Paris, Y prirent la parole ceux qui étaient la « plus noble représentation de la conscience humaine » comme écrivit Maeterlinck en insissant sa voix à la leur et à celle d'Anatole France.

La lettre du professeur Laisant à l'avocat de Ferrer est une page digne de figurer dans les textes d'histoire. Il fut l'ami le plus dévoué de Fr. Ferrer son meilleur guide et inspirateur. Pendant les heures cruelles qui précédèrent l'assassinat de Ferrer, le professeur Laisant se multiplia par la parole, par la plume, de noblesse et d'éloquence non dépassées.

Seul le peuple de Paris l'égala par son courage et par son élan spontané de solidarité humaine, qui fut suivi avec le même élan dans toute la France.

La pensée et l'œuvre de F. Ferrer se présentent sous de multiples aspects, tous généraux par leur noble inspiration et leur résonance étonnante.

Les orateurs qui jusqu'à présent n'ont précédé à cette tribune comme tous ceux qui lui une succéderont, vous ont dit ou vous diront avec quelle ferveur, ils estiment l'homme, le penseur, l'éducateur, le rationaliste, le franc-maçon, le radical, dont nous célébrons le centenaire de la naissance (1859) et le cinquantenaire de l'assassinat (1909).

Ces dates rappellent à tous ceux dont le souvenir de F. Ferrer reste encore vivace, deux anniversaires qui sont inscrits dans les annales du monde de la pensée libre.

par Hem DAY

Ce n'est donc point là pour nous un simple prétexte en vue de célébrer la mémoire d'un homme, si grand fut-il ?

F. Ferrer lui-même nous le signifie avant de mourir lorsqu'il désire que ses amis parlent peu ou point de lui, afin de ne pas créer d'idoles, car il considère celles-ci comme « un grand mal pour l'avenir humain ».

Qu'il me soit donné en ce jour mémorable de braver cette modestie, afin de rendre à la libre pensée libre, l'assassinat odieux dont fut victime ce précurseur.

Cet enseignement, il le voulait là, dans un pays, où l'éducation rudimentaire même, se heurtait à toutes les possibilités du progres et au développement naturel de l'individu.

Qu'il me soit en plus loisible au nom de la liberté et du libre examen, d'exalter l'idéal de F. Ferrer et de magnifier par la même occasion la pensée de celui que l'Eglise catholique romaine, associée à l'Etat, n'hésita point d'immoler indignement.

Que l'on ne se méprenne pas, en réalité rien n'est changé de nos jours, la pensée reste persécutée, la censure use toujours de ses prérogatives au nom d'une morale falsifiée ou desuete et si ce n'était la crainte des révoltes spontanées, mains individus, clans ou partis n'hesiteraient point à recourir à d'authentiques procédés inquisitoriaux pour tenter d'empêcher la libre expression de la pensée.

Entre temps, un peu partout, on assassine toujours, on condamne à des peines infamantes, on emprisonne arbitrairement, on martyrise ceux qui veulent enoncer librement leur idéal.

Il faut donc rester vigilant et dénoncer sans trêve ni repos les crimes qui sont en perpétuelle gestation à l'ombre des Etats et des cathédrales.

Notre hommage, redevient un symbole de lutte contre l'obscurantisme de tous ceux religieux ou laïcs qui ne cessent d'étouffer par tous les moyens la pensée libre et qui intolérants jusqu'au crime n'hésiteront point à supprimer l'homme et l'œuvre, chez ceux qui s'insurgent contre les desseins fanatiques de l'Eglise, des religions, des Etats et de leurs valets sans conscience.

Mais nous devons ajouter à cette intolérance d'un monde en folie l'incompréhension d'un idéal dont n'a cesse de se réclamer celui qui nous légua cette leçon admirable de courage, de fierté, devant le peloton d'exécution.

Sachons donc découvrir les buts de son œuvre, car il est dans encore est loin, très loin d'être réalisé, parce qu'incompris.

« Ferrer m'a souvent répété, disait son ami Alfred Naquet lors d'une conférence qu'il donnait le 3 novembre 1909 « que le temps ne respecte pas les œuvres à l'édification desquelles il n'a pas contribué. En fondant des écoles, il croyait travailler plus utilement à la transformation de la société qu'en élevant des barricades; et sans répudier les héros qui se font tuer sur elles, il préférait, parce qu'il la croyait plus féconde, l'œuvre qui consiste à faire des hommes, à préparer la révolution dans les cerveaux ».

« Il disait, ajoutait Alfred Naquet, plus haut qu'un simple changement politique, »

Tout ceci concourt à affirmer que la pensée intime qui animait l'idéal de F. Ferrer pour l'élaboration de son œuvre ne peut sous de vains prétextes, être ignorée ou passée sous silence.

J'aimerais donc vous le rappeler. L'homme que fut cet idéaliste en exprimait encore l'essentiel, peu de temps avant d'être fusillé.

« Précisément, la démence de ceux qui ne comprennent pas l'anarchie, provient de l'impuissance où ils sont de concevoir une société raisonnable. »

Que l'on se souvienne des critiques faites par l'auditeur général, relatives à l'Ecole Moderne. Que l'on se rappelle en quels termes il essayait — l'insensé — d'accuser F. Ferrer, de consacrer toutes ses énergies et les activités de sa vie au triomphe de la révolution.

« Ce propagandiste anarchiste ne se rendre à l'école, ne voient dans cette obligation qu'une corvée, une servitude, une véritable punition !

Et pourtant, toute cette jeunesse qui s'éveille, qui cherche à s'épanouir, ne pourrait-elle pas trouver dans l'école la joie et le plaisir dans une instruction répondant à cette brève devise : « S'instruire en s'amusant » ?

Qu'il suffise de penser qu'en rendant l'instruction attrayante, il n'y aurait rui besoin de mouliser des gens d'autorité pour faire la chasse à ceux qui préfèrent l'escapade à l'embastillement.

Et la chose est faisable : cette forme d'instruction est celle qui fut créée par Fr. Ferrer.

Sa méthode fut simple, mais raisonnée :

S'entourant d'instituteurs qui n'étaient pas des « profs » mais des hommes comprenant l'enfance, ils tirèrent pour ces enfants des amis, des conseillers, des copains. Cette liberté bien étudiée ne pouvait qu'attirer l'enfant vers son instructeur, sans laisser pour cela de place à un laisser aller trivial ou irrespectueux.

L'union, la liaison se créent d'elles-mêmes par la sympathie réciproque entre l'instructeur et l'écolier, forçant ce dernier à apprécier davantage celui-là.

Chants et jeux sont synonymes de joie et santé et occupent une place dans une méthode où le mouvement est un bienfait et la parole un besoin normal.

Chez F. Ferrer la pensée et la parole, les actes de sa vie, et l'action pour ses idées formaient un tout indissoluble. Qui pouvait s'offusquer de cette franchise, qui pouvait l'incriminer ?

Ceux qui étaient incapables d'apprécier la générosité qui animait cet être profondément anarchiste, ceux qui restaient incapables de saisir la grandeur de l'altruisme qui débordait de cet être, prêt à tous les sacrifices pour réaliser les rêves généreux qu'il portait en lui

Il est une phrase de F. Ferrer qui l'aime beaucoup rapporter, je la cueille dans un article : « Dieu ou l'Etat ; non. La grève générale : oui. »

F. Ferrer exposait d'une manière fort logique toute la valeur, toute la force créatrice ou destructrice de la grève générale en opposition avec les luttes électorales et il conclurait par une apologie de l'action directe consciente en invitant les anarchistes à faire comprendre à leurs frères tous ceux « qui croyaient à la panacée du vote comme si c'était l'hostie qui doit les porter au paradis ».

F Ferrer affirmait encore que « l'Emancipation complete des travailleurs ne viendra ni de l'Eglise, ni de l'Etat, mais de la grève générale qui les détruira tous les deux » (25 novembre 1901).

Il est maintes fois revenu à la charge et plus particulièrement dans une autre étude « L'hérédité sociale » où il a dépeint le cortège infini des privilèges exclusifs, pour dénoncer l'egoïsme des classes dominantes. De cette spoliation favorisée par une abominable série de forfaits F. Ferrer, nous dit ce qu'il pense et en conclusion écrit:

« Qu'est-ce qu'on attend donc pour en finir avec ce gâtimatias social et mettre en pratique l'anarchie, l'unique et véritable ordre social, susceptible d'opérer toutes les difficultés et de produire l'harmonie universelle par l'accord mutuel » (15 décembre 1901)

F Ferrer fut donc sans conteste anarchiste dans l'acception la plus large et la plus haute, et c'est parce qu'il fut cela, que subversif il s'attira la haine de tous ceux qui exploitent la crédulité et l'ignorance des peuples.

Et c'est ici que se précise pour nous tous libres penseurs les véritables motibs de son assassinat qui n'est pas seulement un crime clérical mais également et surtout un crime social.

J'en aurais dit assez ou pas, mais je m'arrête car je désire conclure.

L'idéal de F. Ferrer, vous ne pouvez plus l'ignorer il s'est précisé à vous tous maintenant, et cet idéal dont il a pu rapporter qu'il a été celui des écrivains et penseurs tels que: Proudhon, Godwin, Bakounine, Reclus, Kropotkine, Malatesta, Lorenzo, Nieuwenhuis, Rocker et combien d'autres dont l'énumération serait fastidieuse.

Cet idéal il est celui pour lequel tant de cœurs généreux se sont donnés tout entiers sacrifiant fortune, honneur, situation afin de lutter pour l'émancipation humaine

Francisco Ferrer affirma cet idéal et il tenta de le réaliser.

Il fut anarchiste comme il fut libre penseur, franc-maçon, pédagogue, rationaliste.

Rendons hommage à l'homme, à F. Ferrer, l'une des plus belles figures contemporaines, qui offre un bel exemple de vie noble, d'action, de philosophie généreuse et de solidarité universelle.

Extraits du discours prononcé à l'Université Libre de Bruxelles, le 4 septembre 1959.

L'ÉCOLE MODERNE

par M. THEUREAU

Qu'importe à un gosse de 8 à 10 ans de savoir que Pépin le Bref vécu de 714 à 768 ou que Nelson fut vainqueur en 1805 à Trafalgar !

Que Louis XV avait déjà ses maîtresses et Henri III ses mignons. Mais par contre en parlant de Gutenberg et de l'imprimerie, l'attraction du nouveau, de l'inconnu, amèneront l'« enfant » sans heurt et sans fatigue à désirer de lui-même connaître la vérité et, par l'image (le cinéma présent aidant), les visites et explications nécessaires fournies, graveront à tout jamais dans le cerveau vierge, l'œuvre immense de l'imprimerie de Gutenberg à nos jours, des caractères en bois aux linotypes actuelles, des presses d'antan aux rotatives de maintenant.

Quel plaisir de voir l'impression des journaux, des livres, l'expédition de ceux-là et leur répartition, le brochage de ceux-ci et jusqu'à la reliure sans oublier l'art qui en découle.

Son esprit éveillé l'amènera à vouloir connaître la fabrication du papier, des papiers, la composition de la pate qui les prepare, des curiosités, etc.

De lui-même, l'enfant se passionnera, interrogera. La première vision l'incitera à en désirer une autre et son appétit ne sera rétéra pas en si bon chemin.

Il n'est pas un geste banal qui ne peut être motif à déduction.

En lui prescrivant un simple morceau de pain, qu'il voit journellement sur la table familiale, sans y prêter d'autre attention que le besoin de le dévorer lorsque son estomac le réclame. Quelle source de connaissances vient immédiatement à l'esprit de chacun.

Des labours de la terre à l'ensemencement, et de la moissan au battage, de la meunerie au boulanger. Quelle joie sera celle de l'enfant d'avoir à connaître et comprendre le travail que necessite ce morceau de pain qu'il mange par habitude sans en apprécier la valeur.

C'est du vin, de la bière qu'il boit lorsqu'il a soif, du verre qui contient les liquides, au complet qu'il porte, des chaussures qu'il ravage et jusqu'à la bicyclette dont il rêve, de la voiture de la quelle il se gare, à l'avion qu'il suit du regard dans le ciel, de tout cela, qui l'entoure, qu'il voit ou se sert sans autre pensée que l'habitude et il se doit de le connaitre parfaitement, de l'apprécier du pourquoi au comment !

De cet exemple commun du ruisseau qui se jette à l'egout, de l'égout à la rivière, de la rivière au fleuve et du fleuve à la mer.

Quelle récréation sera pour ses yeux cette poursuite de choses jamais réfléchies. La forme des torrents, la force des courants, le flux et le reflux des mers.

La création de barrages, la domestication du mouvement des mers et des océans, les conséquences produites par cette puissance hydraulique transformée en force et en lumière.

Toutes ces choses, parmi lesquelles il vit par habitude sans savoir, sans connaître ni savoir, prendront une forme toute différente le jour où un esprit lucide lui en aura fait toucher la plus petite parcelle.

Volontaire, il sera pour imaginer lui-même des questions à poser, demandera des explications supplémentaires, pour solliciter des promenades ou visites, confirmant ses besoins d'apprendre.

Parmi cette enfance joyeuse, des discussions s'éleveront sous l'œil bienveillant du grand copain qui sera prêt à lever encore un coin de voile non aperçu.

L'enfant connaitra les hommes qui, chacun dans son domaine, fournit sa tâche pour que la société continue à exister. Il aura la notion du travail, il appréciera à sa façon les métiers qui auront défilé devant lui. Il comprendra les durs métiers : des champs à la ville, de la mer à la mine ; et au moment ou il faudra qu'il se prononce, son « orientation professionnelle » sera bien plus complète, tout au moins en grande partie faite, car de tous ces métiers dont il a vu le rendement, il en est un, certainement, qui a pour lui quelque chose d'attrayant et il saura choisir, se déterminer.

Tel est l'embryon de la méthode, de l'idée « de l'Ecole Moderne » de Francisco Ferrer, de cet homme que la cléricalie espagnole a fait fusiller parce qu'elle n'avait pour que cette méthode pédagogique ouvre le cerveau des gueux qui forment sa clientèle passive et bornée.

Anarchiste il fut, anarchiste il est resté, mais peut-on ne pas être resté anarchiste du fond du cœur lorsque l'on voit le malheur et la misère qui nous entourent, que l'on comprend les raisons de cet avantage créé et savamment entretenu par les classes dirigeantes, qui refusent aux peuples les moyens de s'instruire et de s'élever.

Mais Ferrer est toujours vivant et ses principes gagneront de plus en plus, quand les hommes auront compris que c'est de l'enfance qu'il faut parrir si l'on veut que demain, ces jeunes d'aujourd'hui, devenus des hommes, forment une société humaine, fraternelle et rationnelle.

Demain sera ce que ce jour aura voulu.

La seule objection des boycotteurs de la méthode Ferrer avec toute l'hypocrisie qui leur sied, est présentée non pas sur la méthode, mais sur les moyens pécuniaires que cela entraînerait.

A cette objection, nous répondrons simplement :

Lorsqu'un gouvernement a des milliards à dépenser pour faire massacrer la jeunesse, ce même gouvernement devrait pouvoir trouver des millions pour l'instruire et l'élever !

Il est vrai que...

(1) *Editions « Les deux Sirènes », Paris.*

(2) *Francisco Ferrer, Librairie Schleiter, Paris.*

Congrès International de la Libre Pensée

Allocution de notre secrétaire Maurice Laisant prononcée à Bruxelles au monument Ferrer le dimanche 6 septembre

Mesdames, Messieurs,
Mes Chers Camarades,

Tout d'abord je tiens à remercier les organisateurs de m'avoir permis de prendre la parole ici au nom de la Fédération Anarchiste française et au nom de tous les anarchistes en général.

En effet, si Ferrer fut un laïc, si Ferrer fut un libre penseur, si Ferrer fut un rationaliste, il fut aussi un anarchiste.

Et c'est son rationalisme, sa pensée libre et sa laïcité qui devaient concourir à faire de lui un anarchiste.

Après avoir refusé le mensonge religieux, pouvait-il accepter le mensonge politique ?

Après s'être dressé contre la tyrannie du ciel pouvait-il courber le front devant la tyrannie de la terre ?

Non, Ferrer ne le pouvait pas !

Il n'était pas de ceux-là dont la conscience est compartimentée et qui tiennent tel ou tel langage selon le lieu où ils se trouvent et l'objet dont ils traitent.

Son langage et son rationalisme restaient les mêmes aussi bien devant le problème social que devant le problème religieux.

Et c'est parce qu'il fut cela que le 13 octobre 1909 Francisco Ferrer fut traîné dans les fossés de Montjuich pour y être assassiné.

La coalition de la monarchie et du clergé ne s'était pas trompée sur le choix de leur victime.

Celui qu'il fallait faire disparaître c'était celui qui voulait libérer toutes les esprits, affranchir toutes les consciences, permettre le mieux être de tous les hommes.

C'était celui-là et non un autre qu'il fallait tuer et c'est celui-là qu'ils ont tué.

Ou plutôt ils ont anéanti de Ferrer ce qui pouvait disparaître de lui, ainsi que le disait l'un des orateurs qui m'a précédé.

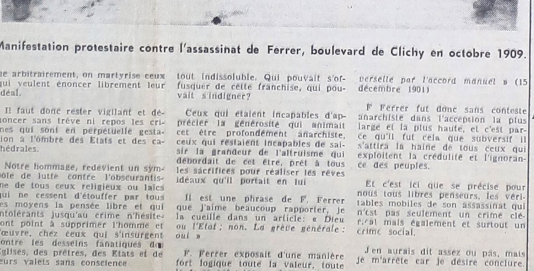
Ils ont fermé son regard droit comme sa conscience, ils ont étouffé cette voix qui s'était élevée en faveur de toutes les causes nobles : mais ce qu'ils n'ont pas tué, ce qu'ils ne pouvaient pas tuer, c'est la pensée de Ferrer au nom de laquelle nous sommes réunis aujourd'hui, au nom de laquelle le 9 octobre prochain à Paris, la salle de la Mutualité sera trop petite pour contenir tous ceux qui viendront honorer sa mémoire.

Oui, cinquante ans après sa mort, Ferrer est toujours vivant, plus vivant que ses bourreaux, même si certains d'entre eux volent encore le soleil.

Et c'est cela qui est réconfortant : Il est de par le monde, mille voies, rues ou avenues, qui portent le nom de Ferrer ; qu'on m'en cite une qui porte celui d'Alphonse XIII !

Oui, Ferrer est vivant, ou plutôt, c'est à nous qu'il appartient de le faire vivre.

C'est dans la mesure où nous serons dignes de lui, dans la mesure où nous saurons poursuivre son œuvre, où nous saurons honorer sa pensée sans la déformer, c'est dans la mesure où nous saurons comme lui faire montre de la même tolérance envers toutes les conceptions et de la même intransigeance devant toutes les tyrannies, que Francisco Ferrer restera vivant non seulement pour les hommes de notre génération, mais aussi et surtout pour ceux des générations futures.



Manifestation protestaire contre l'assassinat de Ferrer, boulevard de Clichy en octobre 1909.

BIOGRAPHIE

Francisco Ferrer Guardia est né à Alella (Barcelone) en 1859. Fils de petits agriculteurs il fut, dès son enfance, remué par les événements qui se déroulèrent en Espagne de 1868 à 1875.

Ruiz Zorrilla, chef de l'action républicaine, trouva en Ferrer un collaborateur fidèle et dévoué.

Ferrer est un « self-made man », un autodidacte dont l'activité fut toujours au service de la justice et de la vérité.

Devenu, très jeune, contrôleur des chemins de fer sur la ligne de Barcelone-Cerbère, il fait passer clandestinement, soit en France, soit en Suisse, les Espagnols compromis dans la lutte contre le régime. Son activité ne s'en tint pas là. En 1886 il prit part à l'éphémère école générale Villacampa et dut prendre en hâte la route de l'exil. Réfugié à Paris, avide de connaissance, les quinze années qu'il y demeura furent pour lui une expérience fructueuse.

A partir de ce moment, désabusé du jeu politique, il s'étonne de ce que l'on ne prenne pas conscience de la différence qui existe entre croire et savoir. C'est alors que lui apparaît le rôle essentiel de l'enseignement pour la libération des peuples.

Il fonde en 1901, à Barcelone « l'Ecole Moderne » destinée à ouvrir toutes grandes les portes de la curiosité intellectuelle, sans limite, sans contrainte. En même temps, il publiait les manuels scolaires rationalistes nécessaires pour atteindre ce but.

En Espagne, plus qu'ailleurs, le Militarisme et l'Eglise étaient les suppôts du Capital et de la Monarchie, ces puissances virent en Ferrer l'ennemi numéro 1 de la Nation. Par haine et par crainte de son enseignement, qui prenait une large envergure, au bénéfice surtout de la classe ouvrière, il fut accusé d'avoir dirigé le soulèvement de Barcelone pendant la « semaine tragique » en juillet 1909.

Après un simulacre de justice, il fut condamné à mort.

Ce crime, commis contre la liberté de la pensée, souleva d'indignation le monde entier.

Cette biographie de notre grand Francisco Ferrer, accompagnée du portrait qui illustre notre première page est en vente à notre local, 3, rue Ternaux, au prix de 100 francs au profit du Comité Francisco Ferrer.

L'anticléricalisme de Ferrer

NATIONALISTE, Ferrer ne pouvait être que libre penseur.

Comment sa raison ne se serait-elle pas insurgée contre les prétentions gratuites de l'Eglise, entrelenues par elle, non comme de tremblantes hypothèses mais comme d'indiscutables certitudes?

Comment sa logique ne se serait-elle pas rebellée contre l'accumulation des contradictions relatives dans la domaine historique, géographique, biologique ou même dans celui de l'entendement?

Comment sa conscience ne se serait-elle pas révoltée contre une morale inhumaine proposée à l'homme comme modèle d'humanité?

Comme on rejette un fardeau inutile et pesant, il avait dépouillé sa raison et son cœur de toutes ces entraves au progrès social, comme au progrès tout court. Il avait lavé son esprit de toutes les fausses connaissances dont on l'avait encombré au cours de ses premières années et il pouvait marcher, la tête claire et le pas assuré, vers la possession complète de lui-même et vers le grandissement auquel il aspirait.

Mais l'énergie de l'homme et sa soif de réalisation ne se satisfaisaient pas d'une position aussi négative.

Comment mieux dénoncer Ferrer qu'en écrivant, face à celui-ci, la lumineuse phrase du fruit du doute et de la perpétuelle réfutation : « Comment arracher de façon plus certaine les générations futures aux affirmations des prêtres, qu'en soustrayant l'enfance à leur influence et à leur autorité?

Sauver les malades est sans doute faire œuvre utile, mais préserver les bien portants est le premier des devoirs.

De même, dans le domaine éducatif, désintoxiquer le cerveau des hommes mûrs, enlèvement de préjugés, respectueux aveugles des paroles d'évangile, est assurément une tâche méritoire d'autant qu'elle est lourde et de résultats bien minces.

Mais, se pencher sur la virginité, pour ne dire l'enfance et la préserver de l'emprise des prêtres, de l'absolu des affirmations, en un mot, sauver la jeune intelligence s'ouvrir et se fortifier harmonieusement par la seule satisfaction du incandescente curiosité, telle est la première œuvre à réaliser, le premier effort à tenter.

Ce sont ceux auxquels Ferrer se consacra jusqu'à la mort. Et ici une telle formule est autre chose qu'une classe de style).

Non content de dénoncer l'éducation erronée de l'Eglise, il s'élève contre l'enseignement officiel, contre la stupidité de ses méthodes, contre le caractère religieux qui conserve les institutions laïques, contre les tabous académiques et l'esprit dogmatique qui ne devraient les premiers en être dépourvus.

C'est la raison de la fondation de son école et du lancement de son organe, « L'Ecole Moderne », qui devait trouver dans le monde tant d'échos parmi tout ce qui s'honore de penser.

C'était dresser face à la toute puissance de l'Eglise, dans cette Espagne qui, au cours du dix-huitième siècle (comme aujourd'hui encore) traînait son passé d'inquisition, de barbarie et d'ignorance, la tentative la plus osée, la réalisation d'un rêve dont la lumière émanciperait les hommes de demain.

N'était-ce pas la faire montre de l'anticléricalisme le plus certain et le plus positif?

HEMEL.

LE LIVRE DU MOIS

par MAURICE JOYEUX

LA PREMIERE DESCENTE DU NIL

de Jean LAPORTE (Editeur, Témoignage Chrétien)

« A tous les stades de l'évolution humaine, des sociétés se sont servies des moindres prétextes, à commencer par les différences de races, pour se prétendre supérieures aux autres... »

Jean LAPORTE.

VOICI un livre savoureux qui m'a donné bien du plaisir. L'auteur qui appartient au « Club des Rescapés » a descendu le Nil, fleuve royal, de sa source à la Méditerranée à travers le Tanganyika, le Congo Belge, l'Ouganda, le Kénia, le Soudan, l'Egypte. Et c'est ce voyage accompli avec deux autres compagnons à bord de kayaks qu'il nous conte avec une verve endiablée. Longeant les montagnes aux neiges éternelles, traversant les lacs immenses, dévalant les rapides, rampant dans l'eau moite et couverte d'insectes des marais, les hardis compagnons accrochés à leurs frêles embarcations ont glané tout au long du parcours une série d'informations sensationnelles.

Le livre de Laporte est d'abord une vivante description des êtres primitifs, des animaux, du relief et de la flore qu'il rencontre. Les mœurs des populations lui inspirent des réflexions que nous pourrions reprendre à notre compte. L'éléphant, le crocodile, l'hippopotame, qui pullulent en bordure du grand fleuve et qui sont parfois des voisins incommodes, lui ont révélé quelques-uns de leurs secrets et il s'empresse de nous les communiquer. Il s'élève avec une indignation farouche contre le massacre des grands fauves auxquels se livrent les sportmen désœuvrés.

Mais ce n'est là qu'un aspect de l'ouvrage. L'autre est d'ordre critique, voire polémique. Pour réussir son emploi à la fois sportif et scientifique, l'auteur a dû entrer en contact avec les bureaux et les bureaucrates, la douane, les militaires, les édiles locaux, régionaux, nationaux. Son foie a secrété de la bile et il la déverse avec entrain sur la tête des parasites qui occupèrent leurs loisirs à mettre « des bâtons dans les rames de son canot ».

La livre bien composé est plaisant à lire. Il est agrémenté de photos et de cartes dues à l'auteur, qui éclaircissent le texte. Un livre à lire qui nous rappellera notre jeunesse éprise de merveilleux et qui fera réfléchir sur la ridicule prétention « des blancs ».

UN MANUSCRIT de Louise MICHEL

Invraisemblable sans doute, incroyable peut-être, fabuleux sans aucun doute, un manuscrit de Louise Michel vient d'être catalogué par un libraire de Paris à la modeste somme de 140.000 fr.

Mais de quoi s'agit-il?

De lettre autographe adressée à Dayot et deux photographies, le tout relié demi-chagrin rouge dans l'ouvrage « La Commune ».

Cette biographie de Louise Michel détaille par ces lignes :

« Laisser-toi, chers lecteurs, me faire présenter à vous par le Conseil de guerre de Versailles.

« Le 11 décembre 1871, le reçus mon assignation à la prison dite de force et de correction de Versailles pour le 16 courant à 11 h. 1/2 du matin. »

Et Louise Michel donne copie de cette assignation du Conseil de guerre de Versailles.

C'était une mise en jugement signée du général commandant la division militaire. Elle relatait, entre autre choses, la procédure instruite contre la vierge rouge, institutrice à Paris, et reproduisait le rapport de M. le rapporteur ainsi que les conclusions.

Louise Michel était accusée d'avoir, en 1871, à Paris, dans le mouvement insurrectionnel, porté des armes « apparentes », le mot seul suffisant d'ailleurs, étant revêtue d'un uniforme. Elle avait en plus fait usage de ses armes.

Ce crime, prévu et réprimé par l'article 5 de la loi du 24 mars 1834, était passible du Conseil de guerre.

Ledit rapport signalait en plus que Louise Michel avait joué un rôle prépondérant dans la Commune, plus même, elle était « l'inspiratrice, sinon le souffle révolutionnaire ».

Afin de rendre le rapport plus original, il était fait mention d'une poésie — « Les Vengeurs » — dont voici quelques vers :

La coupe déborde la fange
Pour la laver il faut du sang
Foule vile dors bois et mange
Le peuple est là sinistre et grand
Couche dans le sépulcre sombre
Déjà depuis longtemps il dort
La-bas les rois guettent dans l'ombre
Pour venir quand il sera mort.

L'ensemble de ce manuscrit comporte 26 pages in-8, il raconte la vie de Louise Michel à Nouméa, son retour en France et évoque la mort de sa mère.

Louise Michel, dans une lettre autographe jointe à ce manuscrit et à deux photos adressées à Dayot, priait cet éditeur de vouloir bien lui retourner l'une de ces photos « de façon à ce qu'elle ne soit pas perdue ayant été conservée par ma mère » ; elle ajoutait par ailleurs une autre photo de l'année, cette dernière pourrait être conservée par M. Dayot.

Voilà ce qui en retourne au sujet de ce manuscrit, mais sous donte appelle-t-il quelques commentaires et réflexions.

C'est quarante mille francs, cela fait une belle somme et certainement Louise Michel ne se serait jamais imaginé que ces feuillets griffonnés à la hâte étendraient un demi-siècle après sa mort à être cotés à ce prix fabuleux, elle qui ne parvint jamais à réunir que quelques francs ensemble.

Sans doute, je veux bien tenir compte du volume, de la reliure demi-chagrin rouge, mais tout de même, il semble y avoir maldonne.

Cent quarante mille francs, mais toute sa vie durant, Louise Michel ne reçut même pas une telle somme, ni pour vivre, ni pour ses écrits et collaborations, tout ce qu'elle possédait n'en allait d'ailleurs en distributions généreuses pour les malheureux et les déshérités.

Le destin, pour ce qui regarde Louise Michel, a marqué cruellement sa vie, et voici maintenant la dérision qui s'en mêle pour ridiculiser même ce qui a été généreux et spontané chez elle.

Il faut bien le reconnaître aujourd'hui, l'argent, suprême dieu de tous et de toutes, domine la misère et la mort et transforme en valeurs sonnantes et trébuchantes le meilleur de ce qui fut.

La gloire se mire dans l'opulence et latise derrière elle la réalité des pensées qui animaient nos aspirations vers un mieux-être de liberté et de justice sociale.

A nous de comprendre le drame présent et de prospecter nos idées avec toujours plus de force, de clarté, afin peut-être un jour l'espérance naîtra en nos cœurs épris de beauté et d'amour.

HEM DAY.

LES AMÉRICAINS

par Michel RAGON

Michel Ragon est un écrivain varié. Son livre important sur l'architecture est depuis peu chez le libraire et il nous annonce un nouvel ouvrage sur les « Américains » d'où nous avons extrait cette charge amusante de la femme américaine.

M. J.

Lorsque les lycéennes ressemblent à des pin-ups, elles sont récompensées. On leur donne un bâton de tambour-major. Elles sont majorettes. Elles s'habillent alors comme des girls de music-hall : corsage collant, jupette découvrant haut les cuisses. Celles qui lèvent le plus haut la jambe ont le droit de défiler dans les rues de New York, pour le Christophe Colombus Day. Elles lèvent encore la jambe en faisant passer les toupets de tambour par dessous les cuisses, tout en marchant au pas de parade, à l'occasion des campagnes électorales. Elles portent des pancartes : « Préparez votre avenir sexuel ». Elles sont l'avenir de leur patrie. Elles sont patriotes. Devenues femmes, elles se promènent dans les rues de Dallas ou de Baton-Rouge, de Omaha ou de Salem, de Phœnix ou de Charleston, la bouche entrouverte comme un vagin prometteur, les narines dilatées. Elles ont appris à afficher leurs trous, le plus de trous possible, surtout le trou, la fente entre les seins, comme une raie de fesses. Les fesses doivent être moulées dans un blue-jean, ou alors dans une jupe collante qui accuse la cambrure des reins. Les yeux doivent être mi-clos, s'ils ne sont pas masqués derrière des lunettes noires. Les cheveux doivent être abondants.

Ondulante sur les trottoirs, reine, fétiche, la Femme devient totem, grand totem qui éclate en mille lumières dans la nuit, en couleurs agressives le jour. Elle apparaît, sur les grattes-ciel, géantesque, sortant d'un bain de mousse, un stylo à bille entre les doigts. Elle danse dans une bouteille d'eau gazeuse, en maillot de bain. Elle enlève une gaine lumineuse, faisant du strip-tease électrique en plein Broadway. Elle montre ses seins pour faire vendre du cirage. Les objets phalliques : stylos, bâtons de rouge, sont présentés avec seins et fesses, en regard. Sans parler du doigt dans la bouche, du pouce de babydoll, de la banane entre les dents, de l'esquimo Gervais sucé goulûment, de la carotte croquée par B.B. dans « Et Dieu créa la Femme ». Les seins s'hypertrophient jusqu'à devenir des mamelles qui pendent, des pis des ânes, la bombe H. Tous les mannequins sont présentés jambes ouvertes. Les soutiens-gorge et les gaines sont aussi montrés à l'affichage que les christs en Espagne. On vend aussi des tapis de bain aux seins en relief, des salières-poivrières Marilyn Monroë, des soucoupes en forme de poitrine pour y placer le verre à dentifrice, des slips en nylon portant imprimé le portrait d'Elvis Presley grandeur nature. La cambrure des reins de Marilyn, l'hypertrophie des pare-chocs de voitures et des seins de femmes, la poitrine de Jayne Mansfield et le profilé de la bombe H, tout se confond finalement dans le même grand totem, le Vaudou des Blancs.

le monde libertaire

Des Lettres et des Arts

SUR LA ROUTE

Comme les hommes, les pierres meurent de la folie des hommes !

TAILLEE dans le roc, la route de Gap à Barcelonnette serpente à travers les montagnes pelées, ravinées par les eaux des torrents qui dévalent de leurs pentes. Dans la vallée, le flot jaunâtre de la Durance bouillonne. La nuit qui tombe tôt sur le déliÿ efface les tiges rabougries qui ont réussi à percer la caillasse. Derrière les crêtes, un nuage violet disparaît.

La route monte, les virages se succèdent, la vallée se resserre, puis s'évase, découvrant le cahot provenant d'éboulements, nullement imprévus par les gens du pays, est lugubre, sans véritable grandeur. Au loin, quelques maisons en pierres noires, au toit bas, se confondent avec la roche éclatée. Tout paraîtrait mort dans ce paysage lunaire si la main de l'homme absent ne se devinait partout!

Le long du chemin, dans des retraits à flancs de coteaux éventrés à la dynamite, des camions gisent sur leurs pattes trapues, bouleversant l'agencement de la nature que le temps déployant son génie à patiemment élaboré. Plus loin, des rails monstrueux repoussent sur la berge du torrent, nivelée et soudain hideuse. Les pneus de la deux chevaux grincent, le gravier fouette la tôle, le vent qui s'engouffre dans le défile fait vibrer la caisse. Au bout d'un passage plus escarpé encore, la montagne reculé, dégageant un vaste cirque. Nous passons un dernier pont, prenons un dernier virage. A l'extrémité de la ligne droite, perché sur un renflement, un village se détache : c'est Ubaye !

Au-dessus des toits en tuiles rondes que la mousse a teintes de taches plus claires, un clocher roman domine le fouillis des bâtiments et masque une face plus lisse : la maison administrative probablement. Instinctivement, je lève le pied de l'accélérateur pour aborder l'étape possible. Nous approchons. Mais rien ne bouge. Des lézards tentent de se hasarder sur les façades que mange une végétation étiolée. Pas une seule lumière n'éclaire le village dont la nuit commence à effacer les contours. L'inquiétude, agacée par la fatigue d'une route difficile, nous gagne. Nous doublons un bulldozer monstrueusement affalé auprès d'une « Traction » dont le dessin de cette horrible peinture grise réservée par l'administration, aux portes des prisons et des asiles d'aliénés. Sur une plaque bleue, une inscription se détache en blanc : « Electricité de France ».

Nous nous engageons dans la rue principale du village. Pas une maison n'est intacte. Des pans entiers de murs écroulés forment un rempart au pied de ce qui fut autrefois une habitation ou des êtres vécurent nés, ont aimé, ont souffert, ont espéré, comme pour protéger ce qui reste du pénible travail de nombreuses générations de moniagnards. Je ralentis encore. Personne ! Hommes et animaux ont fui ces maisons qui nous contemplent de leurs orbites déchiquetées. J'amorce un virage. Miracle ! Sur la place minuscule, assis sur un pan de mur circulaire, quatre êtres se font face. A l'approche de la deux chevaux qui pourtant hâtée bruyamment, aucun d'eux ne lève la tête.

Tout de noir vêtue, la tête recouverte du grand chapeau des paysannes comme pour se protéger du soleil qui maintenant a disparu, une vieille femme semble cassée en deux. Les trois hommes qui l'entourent sont prostrés. Leurs coudes reposent sur leurs pantalons de futaine, ravaudés de pièces aux couleurs multiples qui les fait ressembler à ceux d'Arlequin. Leur tête lasse s'appuie sur les poings noueux qui, pendant de longues années, ont tiré de cette terre aride leur maigre subsistance. Nous passons lentement, attentifs à ne pas les éveiller de leurs songes ou, on le devine, toute leur existence défile.

A l'extrémité du village tout en longueur, au croisement de l'unique chemin qui coupe la route nationale qui lui sert de rue principale, une façade encore intacte sur laquelle on lit ces deux inscriptions : Mairie, Ecole. Instinctivement, j'appuie sur l'accélérateur pour échapper au cauchemar.

« Regain », « Les Ames fortes », « Le Grand Troupeau » ! Les personnages de Giono hantent notre silence. Nous évoquons ces villages qui meurent, roulés en boule autour de leur histoire, masquant leurs rides derrière la montagne sauvage et dont le poète de la Provence a su dépeindre l'agonie.

La route plonge, un nouveau virage, un nouveau pont, encore un virage, les phares éclairent une plaine artificielle pavée de cailloux broyés, couverte de baraquements. Des grues projettent leurs bras minces vers les crêtes. Des bétonneuses au repos qui dégueulent un reste de la bouillie de ciment; des bennes, des matériaux de toutes sortes empiles savamment ! Le village renaît.

La vérité petit à petit se fait jour, chassant l'image du village usé par le temps, emportant le parfum romantique dans lequel l'écrivain l'enroba. A sa place, une autre nait, froide, tranchante, impitoyable comme la démarche de l'homme réaliste. Des bribes de lecture nous reviennent en mémoire. Ubaye ? Le village englouti ! Le plus grand barrage de l'Europe peut-être ! Des milliers de kilowatts d'énergie ! C'est le lendemain, à l'étape que, complaisamment, on nous fournira les détails. Aux pieds du barrage, autour de la reserve d'eau, une ville nouvelle va s'élever. Des usines, la vie va renaître dans toute la contrée. Les habitants du hameau englouti ont été réinstallés dans un cadre moderne, aux frais de l'administration. Le commerce local va reprendre dans la vallée.

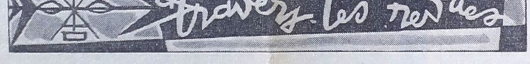
— Il faut être de son temps, Monsieur ! Des ingénieurs, des ouvriers spécialisés, des maisons modernes, spacieuses, de l'énergie, surtout de l'énergie, car le bonheur de l'homme se mesure en chevaux-vapeur, en gaz d'essence, en force électrique !

Oui, bien sûr ! Je contemple ma deux chevaux, fruit de l'industrialisation à outrance ! Ils ont peut-être raison ! Ils ont surement raison. Pourtant, ces murs qui croulent, ces quatre vieux qui cherchent à recueillir avant l'exode un peu de leur jeunesse envolée ! J'ai dû que le paysage était sans véritable grandeur, sans beauté; mais vous, connaissez-vous des êtres disgraciés qui souhaitent disparaître?

Nous sommes au Lauzet. Le pittoresque village se reflète dans le lac minuscule. Toute la montagne se baigne dans les eaux tranquilles. Ce paysage est l'un des plus beaux que je connaisse. Pour combien de temps?...

Les hommes seraient, les hommes capables, les hommes qui ont raison ne sont pas loin, à quelques kilomètres seulement et le barrage, là-bas, se termine...

par Maurice JOYEUX



NOIR ET ROUGE, qui fait un nouvel effort de présentation, revient, dans numéro 13, sur le problème du nationalisme. Soulignant l'importance du mouvement historique qui consiste progressivement un bloc dynamique de peuples s'arrachant à la tutelle européenne, et qu'aucune analyse révolutionnaire qui s'efforce de dépasser les perspectives de la lutte au jour le jour ne peut éludier, J. Presly rappelle un paragraphe de la déclaration de principes des Groupes Anarchistes d'Action Révolutionnaire qui les caractérise tout particulièrement : « L'indépendance nationale des territoires coloniaux doit être considérée comme une condition indispensable de l'émancipation sociale, car elle crée, en soustrayant un peuple à l'appareil de répression d'un Etat impérialiste — tout en affaiblissant cet Etat — les possibilités pour ce peuple de faire sa révolution en supprimant ses propres exploiteurs.

A l'occasion d'un certain nombre d'études et d'articles parus dans la presse sur la « beat-generation » et les groupes de jeunes « délinquants » qui se manifestent dans les pays occidentaux tout autant que derrière le rideau de fer, C. Lagant (« La révolte et la jeunesse ») cherche à définir les conditions générales et les principales expressions de leur refus, souvent irréfléchi, d'une société qui ne peut leur offrir aucune raison de vivre. Relevant, contrairement à la plupart de ceux qui s'occupent de ce phénomène de désarroi et de dégoût profond, les aspects positifs de la prétendue «rebellion sans cause », Lagant conclut en insistant sur un point essentiel : qu'une révolution est effective et viable dans la seule mesure où elle crée, en même temps que de nouvelles conditions économiques, des conditions psychologiques qui puissent nourrir un réel goût de vivre et répondre à cette nostalgie de la « vraie vie » que presque tout dans le monde présent rend dérisoire.

A signaler aussi, au sommaire de ces cahiers, une analyse détaillée de l'essai de D. Guérin « Jeunesse du socialisme libertaire » et des textes de S. Markovitch (1846-1876), un des premiers théoriciens du mouvement ouvrier souzoslave. (Lagant, B.P. 113, Paris-18e) (1).

JEUNES LIBERTAIRES, dont la teneur est rarement à la hauteur de sa remarquable présentation, publie, dans son numéro de mai-juin, une élégante et sympathique défense du métier d'enseignant par un jeune professeur de philosophie, Christian Meriot : « Il est plus dangereux de mal aiguiller un esprit que de mal aiguiller un train, car avec un esprit fourvoyé c'est le reste du monde qui devient fou et sans sens ». « L'enseignement n'est pas une machine à robots, nous sommes une race de gens anarchiques [...], c'est-à-dire nullement pressés d'arriver au but, car nous savons en particulier qu'il n'y a pas d'autre but à la vie que la vie elle-même : nous sommes de son côté et voilà pourquoi le temps et une certaine assurance sont avec nous.

Qui se décidera, amis J. L., à prendre la défense de la poésie... contre vos poètes ! (Paulette Fourrez, 16, rue Neuve de la Chardonnière, Paris 15e (1).

— RAVACHOL. — Saluons la parution de ce nouveau périodique anarchiste révolutionnaire dont les premiers numéros polycopiés doivent préparer le terrain à une revue imprimée. Théorique, littéraire, musique, tactique révolutionnaire : la variété des préoccupations que révèle cette deuxième livraison inspire confiance. Un article sur l'emploi de la dynamite, exposé très particulier une technique du sabotage, pose le problème avec une vigueur et un humour bas-lifteuse qui ferait frémir bien des anars à l'ame pacifique (Atchenko, 11, rue Bellot, Genève (Suisse).

— LUNTRADIE LAIQUE. — Animée par notre ami Prudhommeaux, publie également son premier numéro. Bulletin de liaison des libres penseurs de la région parisienne, elle invite les libres penseurs du reste du pays à former leurs régions, et donne des nouvelles de celles qui existent déjà. Un projet pour un manifeste de la libre pensée sur la laïcité et un article sur Th. Paine et différentes initiatives pour garder vivante sa mémoire (Maison des Sociétés Savantes, 28, rue Serpente, Paris-6e) (1).

— PENSEE ET ACTION (n-11). — Autre commémoration, celle de l'éducateur Francisco Ferrer, auquel est consacré notre page 3. Les études de Hem Day sur Ferrer, et son Ecole Moderne sont suivies du plaidoyer de son avocat, d'un choix de lettres et de textes, enfin d'une bibliographie très détaillée (Bernard Salmon, 110, rue Lepic, Paris-18e) (1).

— LE CONTRAT SOCIAL. — Ceux de nos lecteurs qui ne dédaignent pas les amusements futiles peuvent trouver dans cette revue (mai 1959) sous la rubrique « Les réformateurs sociaux » et le titre affichant « Le communisme libertaire » un délirant échantillon de guignol idéologique : ils y verront le « révolutionnaire démoniaque Bakounine » et « l'humanitaire angélique Kropotkine », se pendre après force soubresauts, pirouettes et convulsions, aux mamelles de la vertueuse Démocratie. Suit un texte de propaganda, annoncé par 10 lignes d'éloges vibrants. C'est là un parfait exemple du confusionisme systématique et artifiqué par cette revue, qui semble craindre par-dessus tout qu'on tire des conséquences rigoureuses de son « antitotalitarisme ».

(1) En vente à notre service de librairie.

René FUGLER.

DISQUES

SUR LE BLOC-NOTES DU DISQUAIRE

Deux mots sur un très bon disque du pianiste soviétique Sviatoslav Richter, qui donne une brillante mais trop personnelle interprétation des « Tableaux d'une Exposition » de Moussorgsky (1). Je ne déteste pas le coup de patte personnel d'un soliste de concert, c'est un signe de personnalité, encore ne faut-il point trop trahir l'auteur.

Peut-être suis-je un peu acerbe à cause de cette publicité décrétant Richter le meilleur pianiste mondial... Ces gars-là ne doivent pas connaître Gyorgy Cziffra, Arthur Rubinstein, et surtout Samson François.

MIDAS.

(1) Philips L 77-414 L.

Pour compléter notre collection du « Monde Libertaire » il nous manque le numéro 3.

Nous serions reconnaissants à ceux de nos amis qui le voudraient bien nous en adresser quelques exemplaires.

Le mois prochain :

LE DICTIONNAIRE LA CHATRE

par HEM DAY

POÉSIE

ÉMOIS ET RÉVOLTES

de Stéphen MAC SAY

Peut-on faire la critique d'une œuvre de Stéphen Mac Say sans parler de l'homme ?

Son seul nom évoque une époque héroïque où la présence anarchiste s'affirmait non seulement par des voix éloquentes, mais aussi par des tentatives généreuses.

Au bas de certaines de ses poésies, le seul mot : « Rambouillet », rappelle que Stéphen Mac Say fut des collaborateurs de Sébastien Faure à la Ruche.

Dans « Emois et Révolte », il reprend et complète par de nouveaux poèmes un recueil de vers appartenant à toutes les périodes de sa vie, actives ou méditatives, ce qui donne à ses thèmes des variations qui vont de la colère au rêve.

Mais ici comme là, l'auteur dévoile un épicurisme véritable, dédaigneux des honneurs et qui se complète d'une fraternité pour tous les humains et même d'une sensibilité pour tout ce qui vit.

Sur le plan de la forme, celle-ci déroute quelque peu le poète de forme classique que je suis et aussi, je le soupçonne, le verlibriste qui le lira.

C'est que Stéphen Mac Say mêle dans le même poème les vers frappés au sceau du maître le plus irréprochable à des proses rythmées quelquefois sans rimes, ce qui apporte une hybridité à son œuvre dont les amoureux d'unité se plaindront.

De même, l'entrelacs de quatre ou cinq rimes s'alternant de loin en loin satisfont plus l'œil que l'oreille qui en a perdu la mémoire auditive. Et je pense que la poésie est avant tout musique et que, quelque enrichissement cérébral ou sensible que jly puisse trouver, elle ne peut me l'apporter que par l'incantation du vers.

Ici encore je montre un désaccord avec Stéphen Mac Say, qui voit dans la poésie une sœur cadette de la musique et de la peinture alors que je la considère fille majeure et non servante de ses sœurs auxquelles elle n'ôte rien à emprunter. Sa musique et sa peinture lui sont propres, comme la poésie de Beethoven ou de Schubert ne doit rien à la prosodie.

Je cite donc selon mes goûts et mon éthique les vers et les poèmes qui m'ont touché et dont le rythme et le chant trouvent en moi un écho, laissant à d'autres le soin dans l'œuvre de Stéphen Mac Say de butiner les beautés qui leur sont le plus sensibles.

Quel regret s'exhale du phrasé harmonieux de cet alexandrin:

De ce printemps d'azur qu'ont donc fait les étés?

Et quelle sagesse — écartant le suicide — dans ces deux vers :

Pourquoi ceux-là voudraient mourir
Qui n'attendent rien de la mort?

Et le poème « Notre Amour » où il chante la passion de deux êtres :

Nous avons dit nos chers propos, non ceux des autres.

Et la joie nuptiale :

Non celle qu'on mendie, craintif, dans les boudoirs
Et que l'autel de l'homme encense, après l'église,
Et que salit la foule, enfin que le vin grise,
Mais l'Hymen libre à deux, que bénit un beau soir.

Puis de bucoliques descriptions :

La rivière, là-bas, chantonne, indifférente...
Et les bœufs accablés beuent sur le gazon.

Enfin, la révolte, qui gronde sous-jacente dans toute son œuvre, s'affirme dans toute sa nudité. La place m'oblige à ne citer que ce seul sonnet :

INERTIE

J'ai vu des ouvriers façonner les métaux
Tout rouges arrachés au feu vif de la braise ;
Je les ai retrouvés, suants, dans la journaise,
Au soir tombant, toujours penchés sur leur étaux.

J'ai regardé partir à cette heure où s'apaise,
Aux sombres ateliers, le bruit sourd des marteaux.
Des êtres accablés par les labeurs brutaux,
Qui s'en allaient, muets, le front pris d'un malaise.

J'ai frémi de sentir ces lutteurs douloureux
Qui portaient, résignés, le joug des misères
Pétrifiés d'inertie en leurs intimes fibres...

Et j'ai serré les poings d'un effort instinctif
S'ils avaient seulement l'audace d'être libres.

Stephen Mac Say : un poète en qui vit l'homme, un homme où vit le poète.

M. LAISANT.

Edition Electa (en vente à notre librairie).

NOTRE GALA ANNUEL

Vendredi 13 Novembre à 20 h. 30

au Palais de la Mutualité

Un programme sensationnel avec les grands noms de la Chanson. — Déjà les merveilleux « GUARANIS » de Francisco Marine nous ont réservé leur soirée du 13 novembre. Les TROIS HORACE, mimes et chanteurs feront leur rentrée à Paris à notre gala.

NOTA. — Vous pouvez des maintenant louer vos places 3, rue Ternaux, Paris (11e); Librairie Château des Brouillards, 53 bis, rue Lamarck, Paris (18e); au Palais de la Mutualité.

Le programme complet paraîtra dans le prochain numéro.